

BS  
1135  
K95  
1875  
GTU  
Storage


326











Digitized by the Internet Archive  
in 2022 with funding from  
Kahle/Austin Foundation

**LES ORIGINES**  
**DU**  
**TEXTE MASORÉTHIQUE**  
**DE**  
**L'ANCIEN TESTAMENT**





LES ORIGINES  
DU  
TEXTE MASORÉTHIQUE  
DE  
L'ANCIEN TESTAMENT

---

EXAMEN CRITIQUE D'UNE RÉCENTE HYPOTHÈSE

PAR A. KUENEN

PROFESSEUR A L'UNIVERSITÉ DE LEIDE

traduit du hollandais

PAR A. CARRIÈRE

Répétiteur à l'École des hautes études

---

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DES SOCIÉTÉS ASIATIQUES DE PARIS, DE CALCUTTA,  
DE NEW-HAVEN (ÉTATS-UNIS), DE SHANGHAI (CHINE)

28, rue Bonaparte, 28

—  
1875



BS  
1135  
K95  
1875

~~DF~~  
~~K953C~~

175033

TRADUIT, IMPRIMÉ  
ET OFFERT A L'UNIVERSITÉ DE LEIDE  
A L'OCCASION DU 300<sup>e</sup> ET GLORIEUX ANNIVERSAIRE  
DE SA FONDATION.

---

8 février 1575 — 8 février 1875



Le travail dont je présente ici la traduction a été lu devant l'Académie royale des sciences d'Amsterdam et inséré dans ses Mémoires <sup>1</sup>. Ceci explique la forme du discours direct usitée à plusieurs reprises et que je n'ai pas cru devoir modifier.

Le sujet traité est certainement bien spécial ; quelques-uns trouveront même qu'il ne méritait pas les honneurs d'une discussion aussi approfondie et qu'en tout cas le traducteur aurait pu s'épargner la peine de la faire passer dans notre langue. Je ne crains point qu'un pareil jugement soit porté par ceux qui, chez nous, étudient sérieusement, librement, l'ancienne littérature hébraïque et les diverses questions qu'elle soulève. Le nombre en est encore petit, mais il augmente chaque jour, et peut-être verrons-nous bientôt la France reprendre dans cet ordre

1. *Verslagen en mededeelingen der Koninklijke Academie van Wetenschappen. Afdeling Letterkunde*. 2<sup>de</sup> reeks, 3<sup>de</sup> deel. Amsterdam, 1873, p. 289-339.



de recherches dont elle fut le berceau, le rang qu'elle y occupait au *xvii*<sup>e</sup> siècle.

Mon but immédiat en entreprenant cette traduction a été de rendre hommage à l'Université de Leide, qui va dans peu de jours célébrer le 300<sup>e</sup> anniversaire de sa fondation. J'ai cru ne pouvoir lui donner une meilleure marque de mon respect qu'en offrant au public scientifique de mon pays l'œuvre d'un de ses professeurs les plus éminents.

Puisse la noble Université, vivant symbole de l'indépendance nationale, créée aux grands jours des guerres de délivrance pour opposer l'idée à la violence oppressive, rester bien des siècles encore une citadelle de la science et de l'esprit libres ! Puisse-t-elle, forte du souvenir de sa glorieuse origine, demeurer, comme dit le poète néerlandais,

De zegekroon van Leiden's deugd !

Paris, le 4 février 1875.

A. C.

LES ORIGINES  
DU  
TEXTE MASORÉTHIQUE  
DE  
L'ANCIEN TESTAMENT

---

L'histoire du texte de l'Ancien Testament est encore sur bien des points obscure et incertaine.

Il fut un temps où on s'imaginait la connaître. On admettait que le texte primitif avait été transmis par Esdras et ses successeurs avec le plus grand soin, dans toute sa pureté, jusqu'au moment où les Masorèthes étaient venus le fixer d'une manière définitive et même le mettre à l'abri de toute corruption ultérieure. On se trouvait donc en présence d'une tradition ininterrompue qui pouvait à grand'peine prendre le nom d'*histoire*, puisque tout se bornait à la garde et à la transmission fidèle d'une chose déjà existante. L'histoire proprement dite, celle qui comporte le changement et suppose la liberté, se déroulait, suivant l'opinion traditionnelle, en dehors de la période qui va d'Esdras aux Masorèthes. Les anciennes versions fournissaient, il est vrai, la preuve que, hors des frontières de la Palestine, d'autres principes avaient eu cours, qu'une autre méthode avait été suivie. Les variantes présentées par les manuscrits d'une même traduction, les divergences des anciennes versions comparées entre elles, l'écart parfois notable entre le texte de la Masore et celui que les premiers traducteurs avaient rendu, n'admettaient point d'autre explication. Il fallait bien avouer que les Juifs, à Alexandrie par exemple, s'étaient permis de grandes libertés. Mais

on ne s'en félicitait que davantage de la scrupuleuse exactitude des scribes palestiniens.

L'opinion que nous venons d'exposer, dominante autrefois — du moins chez les juifs et les protestants, — est ébranlée depuis longtemps et semble aujourd'hui absolument insoutenable. Il y a un fait qu'elle ne peut écarter et qui partant la renverse ; je veux dire l'état déplorable où se trouve le texte de quelques-uns des livres de l'Ancien Testament. Si on n'a cessé de consacrer tant de soins à la conservation et à la transmission fidèle de ce texte, d'où viennent donc les fautes, les nombreuses et lourdes fautes, qui déparent les livres de Samuel, les prophéties d'Ézéchiël et les Psaumes ? Les défenseurs du point de vue traditionnel n'ont point encore répondu à cette question. Ils ne peuvent pas davantage rendre compte de plusieurs autres difficultés. Celle que nous venons de signaler suffit du reste pour montrer que l'ancienne manière de voir a besoin d'être complètement modifiée.

Le point sur lequel doit principalement porter cette modification n'est pas douteux. — Nous pouvons partir de deux faits bien établis. *Premièrement*, les manuscrits actuellement existants de l'Ancien Testament contiennent un seul et même texte. Les variantes ne manquent pas ; elles sont même nombreuses et parfois importantes ; mais ces leçons diverses sont de celles que présentent partout et toujours les manuscrits dérivés d'un même exemplaire. Elles ne répandent presque jamais la moindre lumière sur les passages évidemment corrompus. Bref, tous nos manuscrits appartiennent à *une seule famille*. — *Secondement*, le texte dit masorétique n'a point été *constitué* par les Masorètes au vi<sup>e</sup> siècle de notre ère et dans les siècles suivants, il a été *trouvé tout fait* ; sauf quelques corrections insignifiantes, il a été laissé sans changement, fidèlement transmis et même, pour nous servir d'une expression rabbinique, « entouré d'une haie ». Pendant la période thal-mudique, qui s'étend de R. Judas le Saint, vers la fin du ii<sup>e</sup> siècle, jusqu'au vi<sup>e</sup> siècle, non-seulement notre texte actuel existait déjà, mais il était généralement reconnu. Si les cita-

tions bibliques de la Mischna et de la Guémara contribuent à enrichir l'*apparatus criticus*, les variantes qu'elles présentent ont le même caractère que celles des manuscrits masorétiques et sont bien peu nombreuses, surtout en regard de la large place occupée dans ces écrits par l'Ancien Testament. Les docteurs, du reste, parlent du texte en de tels termes que, sans aucun doute, ils avaient derrière eux le moment où il fut définitivement arrêté. Plusieurs fois, mais toujours en vain, on a essayé de prouver le contraire. Cappellanus<sup>1</sup>, Frommann<sup>2</sup> et, en dernier lieu, M. Strack<sup>3</sup>, arrivent tous ou du moins nous font arriver à une seule et même conclusion : du III<sup>e</sup> au V<sup>e</sup> siècle après Jésus-Christ le texte masorétique était déjà *textus receptus*.

Or, si la période d'immobilité avait déjà commencé et que pourtant le texte de l'Ancien Testament ait eu une histoire, celle-ci doit être cherchée à une époque antérieure. Il faut que la période de conservation et de fidèle transmission ait succédé à une période de liberté, pendant laquelle les textes étaient traités plus ou moins arbitrairement; les inconvénients résultant d'un tel état de choses furent précisément ce qui donna l'idée de faire un choix parmi les leçons courantes et de constituer un texte uniforme. Ce texte, qui bientôt dut devenir l'*unique*, nous a été aussi fidèlement transmis que l'aurait été le texte original d'après l'hypothèse traditionnelle. S'il m'est permis de parler ainsi, c'est à lui que s'applique la fable acceptée autrefois comme une réalité. Sa naissance et les crises qui la précédèrent, voilà ce qu'il nous faut mettre en lumière, dans la mesure de ce qui est possible, par la voie de la recherche historique.

Cette manière de concevoir l'histoire du texte de l'Ancien Testament se recommande d'elle-même. Elle fait disparaître

1. Claud. Cappellanus, *Mare rabbinicum infidum*, Paris, 1667 (réimprimé dans Crenii fasc. X exercitt. philol. hist.).

2. E.-A. Frommann, *Quæstio philol. an variæ lectt. ad Cod. hebr. V. T. ex Mischna collegi possint* (Opusc., t. I, p. 1-46).

3. H.-L. Strack, *Proleg. crit. in V. T. hebr.* Lipsiæ, 1873; p. 94-111.

le contraste si invraisemblable que l'on admettait naguère entre les Juifs palestiniens et ceux qui habitaient hors de la Palestine, et, à une époque où ils tenaient encore les uns aux autres par tant de liens, permet de ne leur attribuer qu'une seule et même méthode. Elle concorde avec les résultats de la critique appliquée à l'histoire des autres textes sacrés : dans l'histoire du texte du Nouveau Testament, pour ne parler que de celui-là, la diversité a régné avant l'accord, l'arbitraire a précédé les efforts tentés pour amener l'uniformité et la maintenir. Aussi ne sommes-nous point étonnés de voir des hommes comme MM. Geiger<sup>1</sup>, Derenbourg<sup>2</sup>, Nørl-deke<sup>3</sup>, Kamphausen<sup>4</sup> et bien d'autres, partir de ce point de vue qu'ils développent chacun à sa manière.

Les résultats auxquels ils arrivent sont, par suite, loin de concorder, même sur des détails très-importants. Aux questions : *quand, par qui et comment* le texte actuel a-t-il été établi? ils donnent, tout en restant dans les limites ci-dessus indiquées, les réponses les plus diverses. Il est clair qu'il règne encore sur tout le sujet une grande incertitude, et les symptômes qui trahissent cette incertitude dans les différents domaines de la science ne manquent pas ici. Lorsque les points principaux seront une fois bien fixés, on ne fera plus que de petites découvertes; mais, si les murs du bâtiment s'élèvent lentement, on construira du moins avec sûreté. En attendant, et aussi longtemps que tout restera incertain, nous sommes exposés à des surprises, à rencontrer de hardies hypothèses qui nous étonnent tout d'abord et que pourtant justifie l'état de la question : il faut alors les étudier avec soin, et se garder de les rejeter sans examen comme de les adopter sans contrôle.

1. *Urschrift und Uebersetzungen u. s. w.*, passim.

2. *Essai sur l'histoire et la géographie de la Palestine d'après les Talmuds*, t. I, p. 299-301.

3. *Die alttestamentliche Literatur*, p. 240-242 (*Hist. littér. de l'Anc. Testam.*, trad. de l'allemand par H. Derenbourg et J. Soury. Paris, 1873, p. 350-354).

4. *Einleit. in das A. T.*, von Fr. Bleek; 3<sup>te</sup> Aufl., besorgt von A. Kamphausen, p. 733 et suiv., 802 et suiv.



De cette nature est l'hypothèse que je vais tout à l'heure vous exposer, et qui a pour auteur M. Paul de Lagarde, professeur à l'université de Gœttingue. Je voudrais vous communiquer les résultats que j'ai obtenus en la soumettant à une critique rigoureuse. Elle m'a paru digne d'un tel examen, tant à cause de l'autorité bien méritée dont jouit M. P. de Lagarde, que parce qu'elle modifierait complètement la manière dont nous envisageons le texte masoréthique si elle était reconnue pour vraie.

Je n'ai point à vous offrir de résultats positifs d'une grande importance; mais, dans cette partie du moins du domaine de la critique, les résultats négatifs ont aussi leur valeur. Prêtez-moi donc pour quelques instants votre bienveillante attention.

## I.

Il y a une dizaine d'années que M. P. de Lagarde, dans ses *Remarques sur la traduction grecque des Proverbes*<sup>1</sup>, défendit cette thèse que tous les manuscrits de l'Ancien Testament hébreu dérivent d'un exemplaire unique. On a déjà vu que je penche pour la même opinion, et, afin d'éviter tout malentendu, je crois devoir le rappeler expressément. Si je viens combattre une *hypothèse* relative à cet unique exemplaire d'où proviennent tous les autres, je ne veux pas paraître nier qu'un tel exemplaire primitif ait jamais existé.

Mais pourquoi ai-je tout à l'heure parlé d'une hypothèse? C'est bien à une *tradition historique* que nous avons affaire, tradition qui n'a point été inventée, mais seulement découverte de nos jours. Voici les faits : Un manuscrit arabe de la bibliothèque de Leide (*cod. 377 Warn.*) contient une traduction du Pentateuque, précédée d'une introduction; l'auteur

1. *Anmerkungen zur griechischen Uebersetzung der Proverbien*. Leipzig, 1863, p. 2 et suiv.

inconnu, un Chrétien, après quelques remarques sur la traduction de l'hébreu en arabe, rapporte les noms de ceux qui ont transmis la loi, depuis Josué, fils de Noun, jusqu'à Hanan et Kaïafa, les grands prêtres qui ont assisté à la ruine de l'État juif. A cette époque, continue-t-il, les fils d'Israël commirent des péchés abominables contre Dieu; ils adorèrent de faux-dieux et des images, devinrent de plus en plus corrompus, et se tuaient les uns les autres jusque dans l'intérieur du temple. Dieu alors envoya contre eux Vespasien et son fils Titus; il les livra à ce dernier, qui les massacra, les emmena prisonniers, détruisa la ville sainte et en renversa les murailles, brûla le temple de Dieu. Après avoir décrit en quelques mots le triste sort des captifs, l'écrivain ajoute :

« Salomon, fils de David, avait construit une ville forte pour y mettre à l'abri ses trésors; il la nomma Batir, — on dit qu'elle s'appelait aussi Baalbeck, — et elle ne put être prise par Titus. Les prêtres y transportèrent la loi et la remirent à Samaïa et à Abtalia, chefs de la ville de Batir. Longtemps après, l'empereur Hadrien vint assiéger Batir et s'en empara. Les principaux descendants de David prirent alors la loi et l'emportèrent avec eux à Bagdad, où ils ont demeuré jusqu'à ce jour. Et lorsque les Juifs eurent été dispersés dans les diverses parties du monde, les descendants de David en firent des copies (c'est-à-dire : de la loi qu'ils avaient emportée avec eux), qu'ils envoyèrent à toutes les communautés. Mais, avant la déportation par Titus, les grands prêtres Hanan et Kaïafa s'étaient mis d'accord pour retrancher mille ans des années de la vie des patriarches, afin de pouvoir nier l'apparition du Messie et dire aux Juifs que les temps où celui-ci devait venir n'étaient point encore accomplis. C'est pourquoi ils (les Juifs) persévèrent dans cette erreur jusqu'au moment présent. Mais la fin dépend de Dieu. »

Quelques mots d'explication au sujet de ce récit ne sembleront point superflus. On reconnaît immédiatement dans Batir la ville de Bither ou Bether, dernier refuge de Bar-Cochba en 135 après J.-C., et qui fut prise après un long

siège par Julius Severus, général d'Hadrien. Nous retrouvons Hanan et Kaïafa dans le Nouveau Testament sous les noms d'Anne et de Caïphe; Samaïa et Abtalia sont les mêmes personnages que Schemaïa et Abtalion qui figuraient à la tête des docteurs de Jérusalem vers le milieu du premier siècle avant notre ère. Ce qu'a en vue l'auteur lorsqu'il fait retrancher 1000 ans de la vie des patriarches par Hanan et Kaïafa, nous l'apprenons par un commentaire arabe sur la *Genèse*, publié par M. P. de Lagarde, d'après un autre manuscrit de la bibliothèque de Leide (*cod.* 230 *Scalig.*), en même temps que la traduction du *Pentateuque* que nous venons de citer<sup>1</sup>. Il est plusieurs fois question dans ce commentaire d'une promesse faite par Dieu à Abraham et d'après laquelle « il viendrait au bout de cinq jours et demi pour le délivrer<sup>2</sup>. » Or un jour égale mille ans, et cette prophétie signifie que le Messie, libérateur de la postérité d'Adam, devait naître l'an 5500 de la création. Le commentateur chrétien pense que cette prédiction s'est réalisée; mais, dit-il, les Juifs ont retranché cent ans de la vie de chacun des six premiers patriarches pour n'être point obligés par leurs propres livres saints de reconnaître celui qui était apparu juste au moment annoncé. Nous avons vu qu'au lieu de ces 600 ans l'auteur de la préface écrit 1000 ans, mais il est bien évident que tous les deux parlent de la même chose.

Maintenant il saute aux yeux que le récit contenu dans l'introduction au *Pentateuque* ne peut être regardé comme historique. C'est un vrai tissu d'erreurs et d'anachronismes. La chute de Jérusalem y est expliquée par l'idolâtrie des Juifs. Hanan et Kaïafa sont transformés en témoins de cet événement, c'est-à-dire placés 30 à 40 ans trop tard. L'erreur relative à Schemaïa et Abtalion est de plus d'un demi-siècle.

1. *Materialien zur Kritik und Geschichte des Pentateuchs* (Leipz., 1867). La première livraison contient la traduction du *Pentateuque*, la seconde le Commentaire sur la *Genèse*. La préface à la traduction se trouve imprimée, I, 230, 231, et est en partie identique à l'introduction au Commentaire, II, 2, 3.

2. Voy. l. c., II, 22 (v. 31), 60 (v. 18), 70 (v. 33), 154 (v. 33).

Quoi qu'il en soit, M. de Lagarde est d'avis que nous aurions grand tort de rejeter pour de pareilles raisons le témoignage de l'auteur arabe <sup>1</sup>. Ce qui distingue précisément la tradition populaire, dit-il, c'est qu'elle confond les temps et les personnes. Si elle renferme quelques vérités, nous devons lui pardonner et corriger ses erreurs. Or nous avons ici une vérité à recueillir. C'est un fait bien connu que la vie des patriarches antérieurs au déluge (*Genèse* v) et celle des ancêtres d'Abraham (*Genèse* xi, 10-26) est plus ou moins longue selon que l'on consulte le texte hébreu, la recension samaritaine de ce texte et la version grecque des Septante. Tous les efforts tentés pour expliquer ces différences par un changement arbitraire des chiffres du texte hébreu opéré par les Samaritains et le traducteur grec, ont échoué. Il semblerait plutôt que les données numériques de ces derniers sont originales et que celles du texte hébreu en dérivent. Pourquoi n'admettrions-nous pas alors que la modification a eu lieu dans un but polémique et antichrétien? Pourquoi ne pas supposer, avec l'écrivain arabe, que l'appel fait à la prophétie annonçant l'apparition du Messie au bout de 5500 ans a embarrassé la théologie juive, et que celle-ci, pour détourner le danger qui la menaçait, a eu recours au moyen usité en pareil cas, c'est-à-dire à un changement de texte? Il n'y a rien d'in vraisemblable à ce que cette modification ait été faite sur l'exemplaire emporté en Babylonie par les fugitifs de Bether, et communiqué ensuite en de nombreuses copies aux communautés juives dispersées : cet exemplaire serait tout naturellement devenu l'exemplaire-type et aurait supplanté les autres manuscrits avec leur texte plus correct. Il était même à prévoir que le rouleau de la Thorah, dont on se servait dans la synagogue du dernier boulevard de l'indépendance juive, devait acquérir une aussi grande autorité. Il

1. Voy. l. c., p. xii, et surtout *Götting. gel. Anzeigen*, 1870, p. 1549 et suiv., où M. de Lagarde, en rendant compte du travail d'Olshausen (*Beiträge zur Kritik des überl. Textes im Buche Genesis*), expose tout au long sa manière de voir. Cf. de Goeje, dans *The Academy*, t. II (1871), 396, 397.

ressort en outre de quelques autres faits, et en particulier de la nouvelle traduction grecque d'Aquila, que les Juifs, vers le milieu du second siècle, cherchaient à annuler l'influence de la version des Septante et à fixer d'une manière définitive le texte de leurs livres saints.

Tel est à peu près le raisonnement de M. de Lagarde. Je ne veux point nier qu'il me semble accorder trop de crédit à l'auteur arabe. Il ne m'a point persuadé que celui-ci nous rapporte une véritable tradition populaire, bien que défigurée et par conséquent presque méconnaissable. Selon moi, le récit arabe ne serait point d'origine juive, mais d'origine chrétienne; il aurait été imaginé pour rendre compte des divergences que présentent les divers textes de *Genèse* v et xi, et étoffé du nom de quelques autorités juives généralement connues, mais citées à tort et à travers. Je dois insister sur ce fait que notre auteur ne se trompe pas seulement en matière de chronologie, comme nous venons de le voir, mais encore qu'il porte contre les Juifs contemporains de la chute de Jérusalem des accusations absurdes qui trahissent l'adversaire fanatique. J'ajouterai que, dans le reste de son introduction, il donne des preuves d'ignorance grossière, en plaçant par exemple les prophètes Esaïe et Jérémie après la captivité de Babylone et tous les petits prophètes après Ezéchiel<sup>1</sup>. Je rappellerai enfin que, depuis Justin Martyr, l'accusation d'avoir falsifié les textes a souvent été lancée par les chrétiens contre les Juifs, et que toujours elle s'est trouvée sans fondement sérieux.

Cependant, et malgré ces motifs généraux de légitime suspicion, nous ne pouvons nous soustraire à l'obligation d'étudier de près la nouvelle hypothèse de M. de Lagarde sur l'histoire du texte de l'Ancien Testament. Il reste en effet toujours possible qu'un événement historique, dont le souvenir se serait perdu ou effacé, ait été comme par hasard arra-

1. *Materialien* u. s. w., II, 2, 3. Ces bévues se trouvent dans le morceau que la préface de la traduction a en commun avec l'introduction au Commentaire de la *Genèse*; voyez ci-dessus, p. 7.



ché à l'oubli par un témoin très-peu digne de foi. Cette simple possibilité suffit à ébranler notre confiance au texte masorétique. Que ce texte ait été fixé au second siècle de notre ère ou avant cette époque, par des fugitifs de Bether ou par d'autres, cela peut jusqu'à un certain point nous être indifférent. Mais que tous les exemplaires parvenus jusqu'à nous dérivent d'un seul manuscrit, que ce manuscrit ait dû au hasard son autorité et qu'en outre il ait été remanié dans un but polémique déterminé, voilà autant d'assertions qui doivent être confirmées ou réfutées. Interrogeons maintenant les faits et voyons ce qu'ils vont nous répondre.

## II.

D'après ce qui précède, les vues de M. P. de Lagarde sur l'origine de notre texte masorétique peuvent être appelées à tout aussi juste titre une nouvelle hypothèse que le résultat de données fournies par un ancien document. Elles exigent cette présupposition que, dès les premiers temps du christianisme, du moins avant la moitié du second siècle de notre ère, une prophétie avait cours parmi les chrétiens et était invoquée par eux contre les Juifs, qui fixait la naissance du Christ à l'an 5500 de la création. Pour comprendre que les docteurs juifs aient dû avoir recours à une falsification des textes afin de se débarrasser des objections tirées de cette prophétie, il nous faut même admettre qu'elle jouait un rôle assez important dans la polémique. Qu'y a-t-il de vrai dans cette supposition ?

A ma connaissance, ni la littérature juive ni la littérature chrétienne des premiers siècles ne contiennent la moindre trace d'une controverse engagée au sujet d'une telle prophétie. Il est vrai que la prophétie se rencontre, mais ce n'est point chez les premiers écrivains chrétiens.

Le Nouveau Testament, même minutieusement examiné, ne fournit presque rien qui puisse se rattacher à une prédiction de cette nature. Dans la formule *ὁ καιρὸς ἐπληρώθη* (Marc I, 15), *ὁ καιρὸς* signifie *le temps fixé* par Dieu pour l'établissement de son règne; de même ailleurs (Actes I, 7) *χρόνοι ἢ καιροί* sont les temps ou les circonstances qu'il a fixés, et dont il est dit néanmoins expressément qu'ils *ne sont point* révélés (*οὐχ ὑμῶν ἐστὶ γινῶναι χρόνους ἢ καιροὺς οὓς ὁ Πατὴρ ἔθετο ἐν τῇ ἰδίᾳ ἐξουσίᾳ*). « Devant le Seigneur un jour est comme mille ans et mille ans comme un jour » est une citation bien connue de l'Ancien Testament (Ps. xc, 4) dans la seconde épître de Pierre (III, 8), et nous verrons plus loin qu'elle n'est pas restée sans influence sur les calculs chronologiques des chrétiens. Pourtant l'écrivain lui-même ne songeait nullement à de telles combinaisons, car en développant le texte original<sup>1</sup> et en assimilant non-seulement mille ans à un jour, mais aussi un jour à mille ans, il exprimait uniquement l'idée que les distinctions exprimées par les mots « long », « court » ou « bientôt » n'existent point pour Dieu. Dans l'Évangile de Matthieu (I, 17), l'intervalle entre Abraham et le Christ est rempli par  $3 \times 14$  générations. On ne saurait nier que ce système — Clément d'Alexandrie parle de *τρία διαστήματα μυστικά ἐξ ἐβδόμασι τελειούμενα*<sup>2</sup>, — on ne saurait nier, dis-je, que ce système invite pour ainsi dire à une traduction en chiffres. Mais l'auteur ne va point jusque-là, et en aucun cas ses  $6 \times 7$  générations entre Abraham et Jésus ne peuvent avoir rien de commun avec les 5500 ans entre Adam et le Christ. Nous arrivons donc partout au même résultat. Avec le passage I Pierre I, 10, 11, nous allons essayer de faire un pas de plus. Lorsqu'on attribue aux prophètes dans ce passage un *ἐκζητεῖν καὶ ἐξερευνᾶν ... εἰς τίνα ἢ ποῖον καιρὸν ἐδήλου τὸ ἐν αὐτοῖς πνεῦμα Χριστοῦ προμαρτυρόμενον τὰ εἰς Χριστὸν παθήματα καὶ τὰς μετὰ ταῦτα δόξας*, cela veut dire évidem-

1. L'hébreu dit simplement : « Mille ans sont à tes yeux comme un jour. » (N. du T.)

2. *Strom.*, I, 21.

ment que ce *καίρος* n'avait point été indiqué d'une manière bien claire et que l'on ne pouvait le découvrir au moyen d'une simple addition ou soustraction. D'après l'auteur, le moment de l'apparition du Christ avait commencé par être un mystère, ce qu'il n'eût naturellement pas été avec une prédiction formelle. Il nie donc expressément l'existence d'une prophétie, que semblent ignorer du reste tous les autres écrivains du Nouveau Testament.

Nous n'en trouvons pas trace davantage chez les Pères apostoliques, chez les apologistes du second siècle, dans Irénée, Clément d'Alexandrie et Tertullien. Mais, au lieu de citer un plus grand nombre de noms, il sera plus simple d'en arriver de suite au livre où nous rencontrons cette prophétie : je veux parler de l'*Évangile de Nicodème* et des écrivains qui y ont puisé.

L'Évangile de Nicodème, ainsi qu'il est généralement reconnu aujourd'hui, comprend deux parties : les Actes de Pilate (*Acta Pilati*) et la Descente du Christ aux enfers (*Descensus Christi ad inferos*). C'est avec cette dernière partie que nous avons affaire ici. Au ch. III<sup>1</sup>, les témoins de ce qui s'est passé dans l'Hadès racontent que Seth, sur la demande de son père Adam, leur a fait le récit suivant : Pendant la dernière maladie du protoplaste, il se rendit au Paradis dans l'espoir d'y obtenir de l'huile de l'arbre de la miséricorde qui aurait eu la vertu de guérir le malade ; sa demande fut rejetée, mais l'ange qui lui signifia ce refus ajouta : « Va et dis à ton père que lorsque 5500 ans se seront écoulés depuis la création du monde, le Fils unique de Dieu descendra sur la terre sous la forme d'un homme ; il oindra Adam de cette huile, etc. » Voici ce que porte le texte grec du *Descensus*. Les recensions latines diffèrent, comme on sait, beaucoup l'une de l'autre. Dans l'une, *Lat. B.* de Tischendorf, la mission de Seth au Paradis est bien racontée<sup>2</sup>, mais la réponse négative de

1. *Evangelium Nicodemi*, c. XIX, dans Tischendorf, *Evangelia apocrypha*, p. 303 et suiv.

2. Cap. IV. *Evang. Nicod.* ; cap. XX ; Tischendorf, *o. c.*, p. 404.

l'ange — ici l'archange Michel — offre moins de précision : « *Scito prænoscens quia pater tuus Adam de hoc oleo misericordie non accipiet modo, sed post multas generationes sæculi. Veniet enim amantissimus Dei filius de cælis, etc.* » L'autre recension latine, *Lat. A.* de Tischendorf, concorde au chap. III avec le texte grec ; mais elle est plus détaillée et place également la prédiction dans la bouche de l'archange Michel<sup>1</sup>. Elle contient en outre au ch. XII<sup>2</sup> une addition positivement plus récente, inconnue au texte grec et exclusivement destinée à faire ressortir l'importance de cette prophétie. Voici en quoi elle consiste : Pilate se rend au temple et conjure les prêtres et les docteurs de lui dire si, dans les saints livres conservés dans cet édifice, la venue du Fils de Dieu et l'époque de son apparition sont prédites. Anne et Caïphe ordonnent d'abord aux assistants de s'éloigner ; puis ils avouent à Pilate que la résurrection de Jésus leur ayant été affirmée par des témoins dignes de foi, ils ont trouvé dans le premier des soixante-dix livres sacrés la prophétie de Michel concernant les 5500 ans ; ils ajoutent qu'à leurs yeux cette prédiction est confirmée par les indications sur la longueur, la largeur et la hauteur de l'arche d'alliance, dont le total est de cinq coudées et demie ; enfin que l'intervalle entre la création et la naissance de Jésus leur a paru être exactement de 5500 ans. Les chiffres qu'ils allèguent à l'appui diffèrent selon les manuscrits et ne se trouvent nulle part correspondre au total annoncé ; mais la faute en est naturellement aux copistes et non pas à l'auteur du fragment additionnel.

Les rapports entre ces passages du *Descensus* et la prophétie visée par le commentateur arabe sont évidents. Il y a aussi des divergences, puisque l'écrivain arabe dit quelque part<sup>3</sup> qu'Adam a reçu la promesse de Dieu pendant son sommeil, après avoir été chassé du paradis. Mais le contenu est le même ; il n'y a aucune différence essentielle entre les

1. *Evang. Nicod.*, cap. XIX ; Tischendorf, *o. c.*, p. 372 et suiv.

2. *Evang. Nicod.*, cap. XXVIII ; Tischendorf, *o. c.*, p. 390 et suiv.

3. *Materialien u. s. w.*, II, p. 154, v. 29-33.

5500 ans et les cinq jours et demi, ce qui permet également à l'auteur de l'addition présentée par *Lat. A* d'invoquer les cinq coudées et demie, dimensions de l'arche d'alliance. Ce qui peut le moins nous échapper, c'est que Anne et Caïphe (Hanan et Kaïafa) figurent dans le *Descensus* tout aussi bien que chez l'auteur de la préface arabe. Nous sommes donc sur la bonne voie et nous pouvons continuer nos recherches en toute confiance.

Maintenant de quelle date est le *Descensus*? C'est là une question très-difficile, si difficile même que nous devons désespérer de la résoudre d'une manière satisfaisante, surtout si nous voulons arriver à fixer l'époque où la prophétie sur les 5500 ans a été mise par écrit. Les travaux de MM. Scholten<sup>1</sup> et Lipsius<sup>2</sup> ont bien fait faire quelques pas à la question des *Acta Pilati*; mais le premier a laissé le *Descensus* en dehors du cercle de ses investigations, le second n'a osé, sur le même sujet, émettre que quelques conjectures. On peut admettre comme vraisemblable que ce même Ananias, à qui nous devons le prologue de l'Évangile de Nicodème, est aussi celui qui réunit le *Descensus* avec les *Acta Pilati*; ce qui eut lieu, d'après son propre témoignage, l'an 425 après Jésus-Christ<sup>3</sup>. Le *Descensus* est donc plus ancien, mais, dans sa forme actuelle, ne doit guère avoir été écrit avant l'année 350 après Jésus-Christ<sup>4</sup>. Je dis : dans sa forme actuelle, car c'est le remaniement d'un ouvrage gnostique datant peut-être d'un siècle plus tôt ou même davantage<sup>5</sup>. Si

1. *De oudste getuigenissen aangaande de schriften des N. Testaments historisch onderzocht* (1866); p. 169 et suiv., surtout p. 182 et suiv.

2. *Die Pilatus-Acten kritisch untersucht* (1871).

3. Lipsius, *l. c.*, p. 11 et suiv.

4. Lipsius, *l. c.*, p. 42, tire avec raison cette conclusion du fait que Jean est présenté comme ermite au ch. II, *Lat. A* (*Evang. Nicod.*, cap. XVIII; Tischendorf, p. 371 et suiv.) ou au ch. V, *Lat. B* (*Evang. Nicod.*, cap. XXI; Tischendorf, p. 405); il met aussi en avant le caractère de la langue dans laquelle le livre est écrit.

5. Cet original avait été écrit par — ou circulait sous le nom de — Lucius Charinus; le remanieur catholique a fait de ce nom deux personnes différentes. Voy. Lipsius, *l. c.*, p. 42 et suiv.



nous devons admettre que la prophétie de Michel se trouvait déjà dans le livre gnostique, sa date devrait alors être cherchée dans la première moitié du III<sup>e</sup> siècle. Et tout d'abord nous aurions été disposé à remonter encore plus haut. En effet, le discours de Seth aux habitants du Hadès est à vrai dire un hors-d'œuvre dans le *Descensus*; il ne se rattache à ce qui précède que d'une manière forcée. Nous avons donc le droit de supposer qu'il vient d'ailleurs, qu'il a été emprunté à quelque *apocryphe* juif ou plutôt judéo-chrétien<sup>1</sup>; hypothèse très-vraisemblable. En résulterait-il que la prophétie serait antérieure à la première moitié du III<sup>e</sup> siècle? Oui, s'il était certain que l'auteur gnostique l'a incorporée lui-même à son livre; mais cela peut tout aussi bien avoir été fait par le remanieur catholique. Aussi longtemps que la question ne sera pas tranchée, nous n'arriverons pas, en suivant cette voie, à déterminer avec quelque précision l'âge de la prédiction qui nous occupe.

Il y a encore une autre raison qui empêche l'*apocryphe* supposé d'être pour nous un sûr garant de la haute antiquité de cette prédiction. Nous avons dit plus haut que nous possédions deux rédactions de la prophétie communiquée à Seth par l'ange Michel. L'addition présentée par la recension *Lat. A* seule est certainement d'une date beaucoup plus récente que le reste; nous n'avons donc point à nous en occuper ici, et nous ne parlons que de la prophétie elle-même. La rédaction où les 5500 ans ne figurent pas appartient à un texte (*Lat. B*) qui, dans son ensemble, est plus ancien que l'autre (*Græc.* et *Lat. A*), où ce chiffre est mentionné<sup>2</sup>. Cette circonstance vient à l'appui de la conjecture, toute naturelle du reste, que les 5500 ans n'appartiennent point au texte primitif, mais qu'ils sont une détermination postérieure des *multæ generationes sæculi* dont parle *Lat. B*. Nous n'en trouvons aucune trace dans les emprunts qui ont pu être

1. Lipsius, *l. c.*, p. 42 et suiv.

2. Lipsius, *l. c.*, p. 6 et suiv.

faits par d'autres auteurs à *l'apocryphe*<sup>1</sup>. Il est même très-douteux que la mention des 5500 ans ait été ajoutée par celui qui incorpora l'épisode de Seth dans le *Descensus*, et beaucoup plus probable que l'addition est due à un remanieur postérieur : cette dernière supposition est la seule qui explique d'une manière complètement satisfaisante la rédaction de la prophétie dans *Lat. B.*

Si donc, me basant sur ces faits et sans rien garantir, je conclus en disant que la prophétie contenue dans le *Descensus* et annonçant l'apparition du Messie pour l'an 5500 de la création a été mise par écrit dans le iv<sup>e</sup> siècle de notre ère, personne ne m'accusera de lui assigner une origine trop récente. Mais, dira-t-on, si nous ne rencontrons cette prédiction que dans un seul document, c'est peut-être un effet du hasard ; il est très-possible qu'elle ait été généralement répandue dès le ii<sup>e</sup> siècle, et que pourtant, de tous les écrits qui sont parvenus jusqu'à nous, le *Descensus* soit le plus ancien qui la reproduise. Je ferai remarquer qu'un tel hasard serait des plus singuliers, mais sans nier la possibilité du fait. J'ai déjà reconnu que la rédaction visée par le commentateur arabe, tout en concordant avec le *Descensus*, en diffère sur quelques points : elle pourrait par conséquent être plus ancienne. Laissons donc la question ouverte et continuons notre étude.

La prophétie dont nous nous occupons est naturellement un *raticinium ex eventu*, ce qui revient à dire : les chrétiens se sont *d'abord* convaincus que Jésus était né l'an du monde

1. Comp. Thilo, *Codex apocryphus N. T.*, I, 685 et suiv. Aux renvois que nous trouvons dans cet ouvrage, M. Lipsius (p. 42, n. 2) ajoute les suivants : *Apocal. Mosis*, c. ix, 13 (dans Tischendorf, *Apocalypses apocryphæ*, p. 5, 6 et suiv.); *Transitus Mariæ* (dans Wright, *Contributions to the apocr. literature of the New Testament*, p. 34 du texte syriaque, et p. 24 du texte anglais); *Testamentum Adami* (*ibid.*, p. 61-63). Nulle part il n'est fait la moindre allusion aux 5500 ans. Au contraire, dans le dernier des passages cités, nous lisons qu'après le déluge, 6000 ans doivent s'écouler jusqu'à la fin du monde. Ce pseudépigraphe avait été déjà publié par M. Renan, *Journal asiatique*, 5<sup>e</sup> série, II, 427 et suiv. ; dans la traduction du savant français, il faut corriger, p. 457, « deux mille ans » en « six mille ans. »

5500; *puis* une prédiction s'est répandue parmi eux, affirmant que le Christ devait naître cette année-là. Or, quand a-t-on fait coïncider l'année de la naissance de Jésus avec l'an 5500 de la création? Une simple observation avant de répondre à cette question. Nous pouvons nous attendre à ce que ceux qui proposent cette date et y attachent une certaine valeur, fixent en même temps la durée du monde à 6000 ans. Il n'y a que ce système qui puisse conférer une signification essentielle à l'apparition du Christ en chair 5500 ans après la création, en d'autres termes, après la fin de la première moitié du sixième et dernier jour du monde. Mais la réciproque n'est pas vraie : les anciens chrétiens pouvaient accepter les 6000 ans, sans affirmer pour cela que leur Seigneur était né l'an 5500. Lorsqu'ils croyaient par exemple que la fin du monde était proche, rien ne les empêchait de rapprocher beaucoup plus la naissance de Jésus de l'an 6000. Nous verrons tout à l'heure qu'il est important de ne point perdre de vue cette distinction.

Si nous parcourons la littérature chrétienne primitive, nous ne trouvons pas la moindre trace du chiffre 5500 chez les écrivains du second siècle, — il ne peut être naturellement question de ceux du premier. C'est à tort qu'on croit le rencontrer dans Théophile d'Antioche, où il s'agit de tout autre chose. Ce père apologiste estime que la religion confessée par lui trouve un puissant appui dans le fait que les documents sur lesquels elle repose remontent aux temps les plus anciens, ou racontent l'histoire de ces temps. Il détermine<sup>1</sup> donc l'intervalle qui s'est écoulé entre la création du monde et l'époque dans laquelle il vit, ou, pour parler plus exactement, l'année de la mort de Marc-Aurèle. Cet intervalle est de 5695 ans, d'où il résulterait que Théophile a placé la naissance de Jésus, — d'après Luc III, 1, 23, — l'an 5516 du monde. Nous n'obtenons pas le chiffre 5500. Mais il y a plus : l'apologiste ne semble avoir attaché aucune importance au rapport

1. *Ad Autolycum*, III, 28. Voyez un tableau de sa chronologie dans l'édition d'Otto (*Corpus Apolog. Christ.*, vol. VIII), p. LIH-LV.

de l'année de la naissance avec celle de la création : sa dernière période, qui est de 225 ans, commence avec Jules César ; il nous laisse le soin d'arriver par le calcul à la première année de l'ère chrétienne, et quant à lui, il ne s'en préoccupe pas. En résumé Théophile suit, malgré quelques divergences<sup>1</sup>, les données chronologiques des Septante, et arrive à un résultat assez rapproché de 5500 pour que l'on puisse soulever cette question : La naissance de Jésus n'aurait-elle point eu lieu précisément cette année-là ? Mais il n'a pas lui-même fait cette remarque.

Nous ne trouvons pas davantage la mention du chiffre 5500 chez les prédécesseurs de Théophile, ni même chez les derniers de ses contemporains. Dans l'épître de Barnabas, le récit de la création et de son achèvement en six jours par les mains de Dieu est envisagé comme une prophétie signifiant ὅτι συντελεῖ Κύριος ἐν ἑξακισχίλοις ἔτεσι τὰ πάντα · ἡ γὰρ ἡμέρα παρ' αὐτῷ — d'après Ps. xc, 4 — χίλια ἔτη<sup>2</sup>. De même chez Irénée<sup>3</sup>. Mais il ne s'ensuit certainement pas qu'ils aient placé la naissance de Jésus l'an 5500 ; le contraire serait plutôt vrai. L'auteur de l'épître à Barnabas<sup>4</sup> et Irénée<sup>5</sup> étaient loin de croire qu'ils fussent encore séparés de la fin du monde par un intervalle de trois siècles et plus, ce qui eût été le cas s'ils eussent placé la naissance de Jésus l'an 5500 et fixé à 6000 ans la durée du monde. Ils ne disent absolument rien sur la date de la naissance, mais la font descendre, sans aucun doute, beaucoup plus près de l'an 6000 de la création. Le silence qu'ils observent à ce sujet est imité par Tertullien. Clément d'Alexandrie, dans le même but que

1. Par exemple, il omet Kénaï, fils d'Arphacsad (liv. III, 24 et 40), et fixe à 430 ans la durée du séjour des Israélites en Égypte.

2. Cap. xv.

3. *Adv. Hæres*, V, 28. Voici comment il s'exprime après avoir cité *Genèse*, II, 1, 2 : τοῦτο δ' ἐστὶ τῶν προγεγονότων διήγησις καὶ τῶν ἐσομένων προφητεία. Ἡ γὰρ ἡμέρα κυρίου ὡς χίλια ἔτη · ἐν ἑξ οὖν ἡμέραις συντελέσεται τὰ γεγονότα · φανερόν οὖν ὅτι ἡ συντέλεια αὐτῶν τὸ ἑξακισχίλιστόν ἐτος ἐστίν.

4. Voy. surtout les ch. iv et xxi.

5. Voy. liv. IV, *Præf.*, 4, et cap. xxii (éd. Stieren, p. 560, 637).

Théophile, se donne beaucoup de peine pour établir une chronologie; le résultat de ses calculs est que la mort d'Antoine coïncide avec l'an 5596, et la naissance de Jésus avec la 28<sup>e</sup> année d'Auguste, donc l'an 5624 de la création<sup>1</sup>. Comme Théophile, il nous laisse à trouver nous-mêmes ce chiffre, auquel il semble, par conséquent, n'avoir attaché aucune importance.

Nous sommes déjà au III<sup>e</sup> siècle de notre ère, mais là nous voyons poindre l'opinion qui fait de l'an 5500 du monde l'année de la naissance de Jésus. Son auteur est vraisemblablement le chronographe bien connu Jules l'Africain, d'après lequel 3000 ans se sont écoulés de la création à la mort de Pheleg, et 5500 ans jusqu'à l'ἐπιφάνεια τοῦ σωτηρίου Λόγου<sup>2</sup>. Parmi les écrivains qui la mentionnent encore, un seul pourrait en disputer la paternité à l'Africain; c'est Hippolyte<sup>3</sup> qui appartient également au III<sup>e</sup> siècle. Tous les autres défenseurs de cette thèse sont plus récents, et le nombre n'en est pas considérable<sup>4</sup>. La manière de voir de Jules l'Africain et d'Hippolyte ne fut pas généralement adoptée. Autant que nous pouvons savoir, Origène ne l'admettait point. En expliquant la parabole des ouvriers appelés à diverses heures (*Matthieu* xx, 1-14), il fait bien remarquer que Jésus est apparu vers la fin de la grande année du monde, et compare les Chrétiens aux ouvriers de la onzième heure, Dieu ayant auparavant parlé à Adam, à Noé, à Abraham et à Moïse; on

1. *Stromat.*, I, 21 (p. 403, 407, Pott.).

2. Routh, *Reliquiæ sacræ*, II, 130, 132, 192 et suiv.

3. Photii *Bibliotheca*, 202 (ed. Imm. Bekker, I, 164) où Photius condamne sévèrement lui-même cette opinion. Comp. le passage tiré de l'*Interpr. in Daniele*, cité par Thilo, *l. c.*, p. 692 : ἡ γὰρ πρώτη παρουσία τοῦ κυρίου ἡμῶν, ἡ ἔνσαρκος ἐν Βηθλεὲμ, ἐπὶ Αὐγούστου γεγένηται πενταχίλιοιστῶ καὶ πεντακοσιοστῶ ἔτει.

4. Comp. Routh, *l. c.*, p. 349; Thilo, *l. c.*, p. 692. On y trouve cités : Eustathius Antioch., *Comment. in Hexaëm.*, ed. Allatii, p. 55; Q. Julius Hilario, *De mundi duratione* (Biblioth. PP. Lugd., t. VI, p. 376); les fragments d'un anonyme et de Hippolytus Thebanus, publiés dans les *Oeuvres* d'Hippolyte, édit. Fabricius, t. I, App., p. 46 et 52; Joseph, *Liber memorialis*, c. I et cII (dans le *Codex pseudep. V. T.* de Fabricius, t. II, p. 3, 338 et suiv.); Jean Malala, *Chronographia*, liv. X, p. 294.



s'attend presque à le voir mettre en rapport une heure avec 500 ans et la onzième heure avec l'an 5500, mais il ne va point jusque-là<sup>1</sup>. Lactance pas davantage, quoiqu'il admette que la durée assignée au monde est de 6000 ans : *Quoniam sex diebus cuncta Dei opera perfecta sunt, per sæcula sex i. e. annorum sex millia manere in hoc statu mundum necesse est. Dies enim magnus Dei mille annorum circulo terminatur, sicut indicat propheta* (Ps. xc, 4)<sup>2</sup>. Que si maintenant quelqu'un veut savoir quand aura lieu la *consummatio*, il n'a qu'à en observer les avant-présages et à consulter les chronologistes : les calculs de ceux-ci diffèrent, cela est vrai, mais la fin de toutes choses n'est pas éloignée de plus de 200 ans<sup>3</sup>. Témoignage remarquable, car il nous montre qu'aucun système chronologique n'avait pu se faire universellement adopter, pas même ceux de Jules l'Africain et d'Hippolyte. Eusèbe de Césarée, qui fait autorité en ces matières, n'avait pas non plus admis le chiffre de 5500<sup>4</sup>. En résumé, cette

1. In *Matth.*, t. XV. Voy. l'édition de Lommatzsch, t. III, p. 393 et suiv. L'idée d'Origène a été reprise et développée par Hilaire de Poitiers, in *Matth.*, c. xx (*Opera*, ed. Bened., I, 766 et suiv.), et par Jérôme, in *Mich.*, c. iv, (*Opera*, ed. Vallars., VI, 474). Ces derniers ne manquent point de faire allusion à la naissance de Jésus l'an 5500. Nous lisons dans Hilaire : « In undecima autem hora corporei adventus Domini tempus ostendit. Nam ex omni numero, qui spatio est presentis sæculi constitutus, in eam rationem convenit ortus ejus ex Maria, in quam undecimæ horæ tempus ex die est. Divisione enim per quingentenum numerum facta, in omni sex millium annorum summâ, tempus ortus ejus undecimo divisionis totius calculo supputatur. » Jérôme s'exprime en ces termes : « Siquidem in consummatione sæculorum in reprobationem peccatorum per hostiam suam Salvator apparuit et undecima hora ad conducendos operarios venit. Et completa illius passione Joannes loquitur : novissima hora est. In 6000 enim annis, si 500 anni per horas diei singuli dividuntur, novissima hora consequenter dicetur tempus fidei gentium. » — Comp. encore la note de Maffei dans *Hilarii Opera*, I, 753, n. b.

2. *Divin. Instit.*, liv. VII, 14.

3. *Ibid.*, l. VII, 25.

4. *Præp. evangel.*, l. X, 9, l'intervalle entre la quinzième année de Tibère et la naissance d'Abraham est fixé à  $548 + 256 + 40 + 400 + 505 = 2117$  ans. Si l'on ajoute à ce chiffre  $1070 + 2242 = 3212$  pour les périodes qui vont de la création au déluge et de là à la naissance d'Abraham, on obtient 5429 ans ou bien, en désalquant 30 ans d'après *Luc* III, 23, environ 5400 ans. Des fautes peuvent s'être glissées dans ce calcul, mais il est certain qu'Eusèbe ne parle pas des 5500 ans, et qu'il n'attache aucune importance au fait que Jésus

date assignée à la naissance de Jésus, fut et demeura une opinion entre beaucoup d'autres; Augustin pouvait encore la mentionner tout à fait en passant et sans lui témoigner la moindre faveur<sup>1</sup>. Le grand Père de l'Église n'aimait pas tous ces calculs qui non-seulement fixaient à une époque précise la fin de l'état de choses actuel, mais aussi la plaçaient dans un avenir très-rapproché; sa piété protestait contre les premiers et, contre les seconds, la manière dont il concevait la mission de l'Église.

Après l'an 500 de notre ère, il fallut bien soit abandonner la croyance en une durée de 6000 ans assignée au monde, soit refaire autrement les calculs sur l'année de la naissance de Jésus. Nous avons des exemples de ces deux manières de procéder. Je ne m'arrêterai pourtant point à vous les énumérer<sup>2</sup>; les systèmes chronologiques postérieurs à cette date n'ont en eux-mêmes aucune importance et sont de nulle valeur pour notre recherche actuelle. Dans le but de montrer avec quelle facilité on se jouait des chiffres et de l'autorité des prédécesseurs, je me bornerai à citer encore un passage de l'homélie d'Hésychius († 609) *in Christi nativitate*<sup>3</sup>. Celui-ci compte de la création à Phéleg 3000 ans, et

soit né cette année-là de la création ou à toute autre date exprimée par un chiffre rond. D'après les *Chron. canones* d'Eusèbe (vol. II, p. 5 et suiv. de l'édition Schœne), le calcul aboutirait à un résultat un peu différent :  $584 + 256 + 406 + 338 + 505 + 942 + 2242 = 5237$ ; ou bien (*loc. cit.*, p. 9) : de la naissance d'Abraham à la quinzième année de Tibère, 2044; donc jusqu'à la création du monde ( $+ 942 + 2242$ ), 5228 ans. Sur les fragments attribués à tort par Ducange à Eusèbe et qui offrent les 5500 ans, voyez *Chron. Pasch.*, II, p. 112, édition de Bonn.

1. *De civit. Dei*, l. XVIII, c. 53 (*Opera*, éd. Benedict., VII, pp. 405 et suiv.) : Frustra igitur annos, qui huic sæculo remanent, computare ac definire conamur, cum hoc scire non esse nostrum ex ore Veritatis audiamus. Quos tamen alii quadringentos, alii quingentos, alii etiam mille ab adscensione Domini ad ejus ultimum adventum complecti posse dixerunt. Quemadmodum autem quisque eorum adstruat opinionem suam, longum est demonstrare et non necessarium. Coniecturis quippe utuntur humanis, etc. »

2. Comp. Thilo, *l. c.*, p. 695 et les notes de Cotelier sur le chapitre xv de l'épître de Barnabas (*Patr. Apost. Opera*, I, p. 44 et suiv.).

3. Publiée par Du Cange dans les *Selecta ad illustr. Chron. pasch.*, vol. II, p. 116 de l'édition de Bonn.

de Phéleg à la 42<sup>e</sup> année d'Auguste 2967 ans, de sorte que la crucifixion du Christ tombe l'an 6000 de la création. Les six jours du monde, indiqués d'avance par la création en six jours (*Genèse* 1) et Phéleg (*Genèse* x, 25), sont donc alors accomplis : ὁ γὰρ Φαλὲκ κατὰ τὴν προφήτειαν Μώσεως τὸ ἥμισυ λέγεται τοῦ χρόνου τῆς Χριστοῦ ἐπιφανείας. Hésychius repousse décidément la date de 5500 pour la naissance de Jésus, et invoque l'autorité des anciens en faveur de sa manière de voir qui est tout à fait différente : ἄτινα καὶ Κλήμης καὶ Θεόφιλος καὶ Τιμόθεος, οἱ θεοφιλέστατοι χρονογράφοι, ἐξέθεντο. Nous pouvons encore consulter deux des trois auteurs cités, et nous avons vu qu'ils calculaient tout autrement<sup>1</sup>. S'il y avait eu au sujet de ces 5500 ans une tradition bien affermie, une liberté comme celle que prend Hésychius eût été absolument impossible.

Sans pousser plus loin notre démonstration, il est clair maintenant que les résultats acquis par nous, lorsque nous avons cherché l'âge de la *prédiction*, sont confirmés par notre étude sur l'origine du *calcul* qui lui sert de base. Si la première paraît dater du iv<sup>e</sup> siècle, nous avons découvert les plus anciennes traces du second dans la première moitié du iii<sup>e</sup> siècle. Devons-nous persister à parler de hasard et à regarder au moins comme *possible* que la prédiction circulât longtemps auparavant, au commencement du ii<sup>e</sup> siècle, jouant un rôle dans la polémique? Évidemment non, maintenant surtout que nous la connaissons dans ses rapports avec la chronologie. L'opinion d'après laquelle 500 ans devaient s'écouler entre la naissance de Jésus et la fin du monde, peut à grand'peine être née au i<sup>e</sup> siècle; certainement, elle ne fut point alors dominante. Son origine date de la période où la croyance des temps apostoliques et post-apostoliques (ὁ Κύριος ἐγγύς) était déjà morte. Elle est de date plus récente que l'Église catholique. La condamnation du Montanisme a précédé sa naissance, ou du moins sa pro-

1. Voy. ci-dessus, p. 17-19.

pagation. En d'autres termes : ce que la recherche historique nous enseigne se trouve en pleine harmonie avec ce que nous devons déjà attendre *a priori*. Il n'existe donc pas la moindre raison de mettre en doute la justesse des résultats obtenus.

### III.

Quoi qu'il en soit, les données chronologiques du texte hébreu, de la recension samaritaine et de la version grecque de *Genèse* v et xi ne concordent point, et la raison de ces différences reste à trouver. La thèse d'après laquelle les chiffres fournis par les Septante seraient les chiffres primitifs est en soi tout aussi acceptable que l'affirmation contraire, et compte aujourd'hui, comme par le passé, des défenseurs considérables. Nous voyons bien maintenant que le point de départ des allégations de l'écrivain arabe constitue un nouvel article à ajouter à la liste de ses anachronismes. Mais, ne pourrait-il pas y avoir un fonds de vérité dans le reproche qu'il adresse aux prêtres juifs — nous devrions dire, aux scribes juifs, — d'avoir opéré des changements arbitraires? Il en est du doute comme de la calomnie : *Semper aliquid hæret*. Aussi, avons-nous le devoir de ne pas nous arrêter avant d'avoir fait sur ce point une clarté complète. Nous allons nous poser maintenant la question suivante : L'hypothèse d'après laquelle, au second siècle de l'ère chrétienne, les chiffres que présente le texte hébreu auraient été substitués aux chiffres des Septante pour des raisons apologetiques, est-elle d'accord avec les faits?

Rappelons-nous d'abord que l'ensemble des données chronologiques de l'Ancien Testament est tout à fait insuffisant pour nous permettre de déterminer l'espace de temps qui s'est écoulé entre la création du monde et la naissance de Jésus. Dans les additions à la traduction latine du *Descensus*, dont nous avons parlé plus haut, Anne et Caïphe disent très-

justement que la *Bibliotheca Esdræ* ne les conduisait pas plus loin que l'année de la ruine de Jérusalem par les Chaldéens<sup>1</sup>. L'intervalle entre la création et le déluge nous est donné par *Genèse* v; nous allons du déluge à l'immigration d'Abraham en Canaan avec *Genèse* xi; avec ou sans le secours des données de la *Genèse* <sup>2</sup>, nous arrivons par *Exode* xii, 40, jusqu'à la sortie d'Égypte, et par 1 *Rois* vi, 1, jusqu'au commencement de la construction du Temple dans la quatrième année du règne de Salomon. Cette dernière période peut aussi être autrement déterminée, en suivant par exemple la chronologie du livre des *Juges* et en faisant un choix, à partir du schisme des dix tribus, parmi les chiffres quelquefois différents qui indiquent la durée des règnes des rois d'Israël et de Juda; il arrive ainsi que les historiens ne sont pas toujours d'accord dans la détermination de la dernière année du royaume de Juda. Or avec cette année s'arrête la série chronologique continue fournie par les livres de l'Ancien Testament. Remarquons encore que les manuscrits des Septante, même les plus anciens, ne présentent point tous les mêmes chiffres. Il est donc clair que personne ne devait être mis dans l'embarras par cette affirmation : « Le Christ est né l'année tant de la création. » On pouvait immédiatement y répondre, soit en invoquant une autre leçon, soit en employant un autre calcul. D'après le meilleur texte des Septante, le commencement de la construction du Temple tombe dans l'année 4257, c'est-à-dire 1243 ans avant l'an 5500 de la création<sup>3</sup>. Le doc-

1. *Evangel. Nicodemi*, c. xxviii, dans Tischendorf, *Evangelia apocrypha*, p. 391.

2. Ch. xii, 4; xxi, 5; xxv, 26; xlvii, 9, donnent, pour le séjour des patriarches en Canaan, 215 ans qui, d'après les recensions samaritaine et grecque, sont compris dans les 430 ans d'*Exode* xii, 40, et d'après le texte hébreu doivent être ajoutés à ce chiffre. Voy. mon *Histoire de la religion d'Israël*, I, 167 et suiv.

3. *Genèse* v et xi, 10-26, nous fournissent 2242 + 1145 ans (E. Preusz, *Die Zeitrechnung der LXX vor dem vierten Jahr Salomo's*, p. 30-67), auxquels il faut ajouter, d'après *Exode* xii, 40, et 1 *Rois* vi, 1, 430 + 440 années. D'après l'*editio Vaticana*, qui lit 179 au lieu de 79, *Genèse* xi, 24, le chiffre total s'élève à 4357. Ed. se fondant sur *Genèse* xi, 10 (« deux ans après le déluge »), d'autres chronologistes arrivent aux chiffres de 4259 ou 4359.



teur juif que l'on aurait essayé d'embarrasser en plaçant la naissance de Jésus en l'année 5500, avait tout simplement à nier que cette naissance fût séparée de la construction du Temple par un si long intervalle, — ce qu'il était pleinement en droit de faire. La conséquence est facile à en tirer : un changement des chiffres fournis *Genèse* v et xi était parfaitement inutile et n'a jamais pu être une exigence de l'apologétique.

Mais les Chrétiens n'ont-ils pas pu invoquer avec raison les chiffres de l'Ancien Testament, — bien entendu ceux que présentait le texte grec dont ils se servaient, — à l'appui de leur attente de la fin du monde présent 6000 ans après la création? Quand même nous devrions l'admettre, il ne s'ensuivrait nullement que les juifs aient trouvé dans ce fait un motif pour modifier ces chiffres; la durée de 6000 ans assignée au monde ne leur était rien moins qu'étrangère et ne peut en aucune manière être envisagée comme une conception spécifiquement chrétienne; c'est ce que nous montrerons plus loin. En outre, il me semble maintenant plus que douteux que les 6000 ans soient réellement basés sur la chronologie des Septante, — la chronologie originale d'après l'hypothèse que nous examinons. On allègue, nous l'avons déjà vu, le nom de Phéleg, descendant de Sem, la coïncidence de l'année de sa mort avec l'an 3000 de la création, et la signification de ce nom qu'Hésychius expliquait déjà par τὸ ἥμισυ. A ce sujet nous présenterons les observations suivantes :

1° L'an 3000 de la création est-il réellement l'année de la mort de Phéleg? Oui, si l'on place le déluge l'an 2262, et si ensuite on omet de compter dans *Genèse* xi, Kénan, fils d'Arphacsad, avec 130 années<sup>1</sup>. Mais, comme je le montrerai

1. Le calcul se ferait alors de la manière suivante :

De la création au déluge . . . . .	2262 ans
Jusqu'à la naissance de Sélah. . . . .	135 »
» de Eber . . . . .	130 »
» de Phéleg . . . . .	134 »
Années de la vie de Phéleg . . . . .	339 »

De la création à la mort de Phéleg. . . . . 3000 ans

Il ressort de là que Delitzsch (*Die Genesis*, p. 229) s'est trompé en mettant

bientôt<sup>1</sup>, la mention de ce Kéнан forme une partie authentique du texte de la traduction grecque; et, quant à la période qui sépare la création du déluge, les manuscrits et les témoignages des Pères de l'Église demandent non pas 2262, mais 2242 ans<sup>2</sup>. D'autres motifs ont sans doute contribué à l'élévation de ce dernier chiffre<sup>3</sup>, mais on a pu fort bien l'élever de 20 années, ni plus ni moins, dans le but déterminé de faire coïncider l'année de la mort de Phéleg avec l'an 3000. Cette moitié de 6000 aurait donc été introduite postérieurement dans le texte, et l'auteur de la chronologie que nous trouvons dans *Genèse* v et xi n'y aurait point songé.

2° Une autre raison vient élever ce résultat presque à la hauteur d'une certitude. Il est déjà assez étrange que l'an 3000 coïncide précisément avec l'année de la mort de Phéleg; cela ne s'accorde pas tout à fait avec la place que, dans l'hypothèse, ce personnage occuperait dans le système chronologique. Mais avant tout c'est le nom même de Phéleg qui crée une difficulté. Que l'on ait expliqué postérieurement ce nom dans le sens de « moitié » (c'est-à-dire : de la durée du monde), cela est certain et même assez naturel; pourtant l'écrivain de l'Ancien Testament n'avait nullement en vue une pareille idée. Là où nous trouvons les données chronologiques, c'est-à-dire *Genèse* xi, aucune allusion n'est faite à la signification du mot Phéleg. Il nous faut remonter à *Genèse* x, 25, mais le nom y est compris tout différemment. Voici le texte des Septante, absolument conforme à l'hébreu : Καὶ τῷ Ἑβερ ἐγεννήθησαν δύο υἱοί \* ὄνομα τῷ ἐνὶ Φαλέγ, ὅτι ἐν ταῖς ἡμέραις αὐτοῦ διεμερίσθη ἡ γῆ. Cette explication est reproduite mot pour mot dans le livre des Chroniques<sup>4</sup>. On ne saurait ima-

en rapport la leçon 290 (pour 190) du texte *Genèse* v, 9, avec la tendance à faire coïncider l'année de la mort de Phéleg et l'an 3000 du monde.

1. Voy. ci-dessous, p. 50.

2. Cela est démontré par Preusz, *l. c.*, p. 32 et suiv.

3. Par exemple, d'après les Septante, Methusalah meurt l'an 2256 de la création; il aurait donc survécu au déluge si celui-ci avait eu lieu l'an 2242, et pour cette raison ce dernier chiffre fut élevé. Cf. Preusz, *l. c.*

4. 1 *Chron.* i, 19; aussi dans le *Codex* A. des Septante. L'*editio Vaticana* donne ici un texte incomplet.

giner pour quelle raison l'auteur de *Genèse* x aurait ainsi parlé s'il pensait autrement, ni pourquoi l'écrivain de *Genèse* xi aurait gardé le silence sur son explication à lui, s'il en avait eu une autre, d'après laquelle le nom de Phéleg devait être mis en rapport, non pas avec le partage de la terre entre les descendants de Noé, mais avec la division de la durée du monde en deux parties égales. Il est donc, selon moi, tout à fait certain que cette dernière explication est originairement étrangère au système du traducteur grec de la *Genèse*, aussi bien quant à ce qui concerne les chiffres, qui lui sont propres, que pour le texte, qu'il a en commun avec le reste des témoins.

Cependant, accordons pour un moment tout ce qui vient de nous paraître inadmissible. Nous trouvons alors dans l'Ancien Testament une chronologie basée sur une durée de 6000 ans assignée au monde, et, en rapport avec ce premier fait, nous avons la communauté chrétienne qui en appelle à la naissance de son Messie l'an 5500 comme à une preuve de sa messianité. Dans cette hypothèse, la chronologie du texte masorétique se laisse-t-elle expliquer comme une modification apologétique des chiffres que nous venons de citer? Est-elle, ainsi envisagée, naturelle et rationnelle? La réponse à ces questions va nous donner l'occasion de faire connaître de plus près cette chronologie.

Du point de vue où nous nous plaçons, nous n'apercevons d'abord dans les divergences présentées par le texte masorétique que des tentatives faites pour obtenir un total moins élevé. En réduisant l'âge de quelques patriarches au moment de la naissance de leur fils aîné, l'intervalle entre la création et le déluge est ramené de 2242 à 1656 ans. Dans la série suivante (*Genèse* xi, 10-26), un nom (Kénan, avec 130 ans) est laissé de côté; la vie de la plupart des autres personnages a été diminuée de 100 ans, une fois de 50 ou, selon une autre leçon, de 150 ans; de sorte que la période qui va du déluge à l'immigration d'Abraham en Canaan n'est plus que de 365 ans au lieu de 1145 ou 1245 ans. En revanche, la

durée du séjour des Israélites en Égypte (*Exode* XII, 40) est fixée à 430 ans, pendant que les textes grec et samaritain ne lui laissent que 215 ans. Du moment qu'il ne s'agissait que d'abaisser le total, cette dernière circonstance est fort étrange. Mais, après avoir enlevé  $586 + 780 = 1366$  années, on pouvait croire qu'on avait fait plus qu'assez, et alors modifier pour d'autres raisons *Exode* XII, 40, en prolongeant la durée du séjour en Égypte. Jusqu'à présent nous ne trouvons donc rien qui soit de nature à être considéré comme contraire au plan supposé des docteurs juifs.

Mais, d'autre part, nous remarquons que l'année de la sortie d'Égypte est, suivant les chiffres masorétiques, l'an 2666 de la création; en d'autres termes, il se serait juste écoulé les *deux tiers* de 4000 ans lorsque avec la délivrance du joug égyptien commença une période toute nouvelle dans l'histoire d'Israël. Ceci ne peut être regardé comme un simple effet du hasard. Nous y trouvons plutôt un sérieux motif de supposer que les chiffres qui produisent un tel résultat appartiennent à un système chronologique basé sur une durée de 4000 ans assignée au monde. Laissons de côté pour le moment ce système considéré *en soi*, et bornons-nous à l'étudier dans ses rapports avec celui des Septante, dont il ne serait, dans l'hypothèse, qu'une modification et un remaniement. En cette qualité, d'après M. de Lagarde, il trahirait par des indices évidents son origine plus récente, étant construit de telle manière que nous pouvons affirmer les deux faits suivants :

1° *L'ère des contrats*, — nom que les Juifs donnèrent plus tard à l'ère des Séleucides adoptée par eux, — commence juste 1000 ans après la sortie d'Égypte.

2° L'an 5500 de la création chez les Septante correspond dans ce système à l'an 4000.

Ces deux particularités prouveraient que la chronologie masorétique doit avoir été imaginée non-seulement après le commencement de la période grecque, mais encore après la naissance du christianisme et les premiers temps de sa propagation.

Cette démonstration<sup>1</sup> fait au premier abord une certaine impression, mais ne résiste pas à un examen un peu minutieux.

1° Il n'aurait point fallu, dans le cas présent, invoquer les 1000 ans qui séparent la sortie d'Égypte du commencement de l'*Ère des contrats*. Les anciens chronologistes juifs — à partir du *Seder Olam* et de la *Guémara babylonienne* — placent la sortie non pas en 2666, comme il résulterait des chiffres fournis par la *Genèse* et l'*Erode*, mais en l'année 2448 du monde, et d'autre part font coïncider la première année de l'*Ère des contrats* avec l'an 3450 de la création<sup>2</sup>. D'après eux, il se serait donc écoulé entre ces deux époques, non pas 1000, mais bien 1002 ans. On peut en conclure, si l'on veut, que le système de ces chronologistes est postérieur en date à l'ère des Séleucides; le fait ne sera certainement pas mis en doute. Mais on n'a pas le droit d'appliquer cette conclusion aux données chronologiques du texte masoréthique, ces données ne comportant nullement que la sortie d'Égypte et l'*Ère des contrats* soient séparés par un chiffre rond d'années.

1. Pour éviter jusqu'à l'apparence d'un malentendu, je cite ici les propres paroles de M. de Lagarde :

« Die Gesamtzahl der Jahre von der Schöpfung bis zu Jesus ist jetzt (man sehe nur Usher, Bodenschatz und Waehner) 4000, der Auszug aus Aegypten 2666 = 23 von 4000, und das Epochejahr der שמרת fällt tausend Jahre nach dem Auszuge. Man muss dabei überlegen dass 4000 keine Zahl ist, welche irgendwie auf semitischem Gebiete für eine heilige gilt : damit man 4000 für hundertmal vierzig ansehen dürfte, müsste 40 im ganzen A. T. (nicht bloss in einzelnen Stücken) rechnungsmässig viel öfter verwendet werden als es geschieht. Dass diese Anordnung der Zahlen nach Alexanders Einzuge in Jerusalem, der die erst später mit dem Anfange der seleukidischen Aera zusammengeworfene Epoche der שמרת ist, getroffen worden, erhellt ohne Weiteres » (*Gött. gel. Anzeigen*, 1870, p. 4533). — M. de Lagarde arrive ensuite à la prophétie relative aux 5500 années, et conclut en ces termes : « Wenn zwei religiöse Gemeinschaften, welche in so scharfem Kampfe mit einander stehen, dass der einen Leben, der andern Tod ist, für das für beide wichtigste Eräuigniss so sauber runde Zahlen haben als 4000 und 5500 sind, so ist die andere dieser Zahlen nothwendigerweise das Ergebniss einer Correctur. Es kann die erste mit etwas Nachhülfe, aber ganz naiv nur im Interesse der Reinlichkeit nach vorhandenen Urkunden aufgestellt sein... » (p. 4555).

2. *Seder Olam*, éd. Joh. Meyer, p. 2, 7 et suiv., 210 et suiv.; cf. p. 95, 98 et suiv.; *Aboda sara*, fol. 5<sup>a</sup>; Ideler, *Handbuch der Chronologie*, I, p. 530, 581.



2° Il est tout aussi inexact d'affirmer que les 4000 ans des Masorèthes aboutissent au même point que les 5500 ans des Septante. D'après le comput juif, la première année de l'ère chrétienne correspond à l'an 3761/62 du monde<sup>1</sup>. Il n'est pas possible, nous l'avons déjà vu, d'arriver à un résultat *certain* en calculant avec les chiffres bibliques, mais le commencement de l'ère chrétienne tombe alors à peu près entre les années 4150 et 4160<sup>2</sup>. Des deux côtés nous restons assez loin de 4000.

Le plan suivi par les docteurs juifs aurait été du reste bien étrange. Comment? Les Chrétiens s'appuyent sur ce fait que le Christ est né en telle année donnée; et, voulant couper court à cette controverse par un changement de chiffres, les docteurs s'arrangent de telle manière que la naissance dont il s'agit coïncide juste avec l'an 4000 du monde! Quel pouvait donc être leur mobile? Tout devait les empêcher au contraire d'imaginer un groupement de chiffres produisant un total si significatif, car ils ne voulaient certes pas mettre de nouvelles armes entre les mains de leur partie adverse.

Je n'ai point encore parlé de la principale objection qui peut être faite contre l'ensemble de l'hypothèse, et je vais maintenant l'exposer.

La croyance à une durée du monde de 6000 ans n'était pas non plus étrangère aux Juifs. Dans la *Guémara babylonienne* il en est question par deux fois comme d'une « tradition de la maison (c'est-à-dire : de l'école) d'Élie<sup>3</sup>. » Nous ne savons ni la vraie signification de cette tradition, ni jusqu'à quelle époque elle remonte<sup>4</sup>. Mais le respect avec lequel en

1. Ideler, *l. c.*, p. 543.

2. Voyez ci-dessus p. 24. Aux 3761 ans de la chronologie juive, il faut ajouter : 1° 218 années comptées en moins pour la période qui s'étend de la création à la sortie d'Égypte (2666 — 2448 = 218); puis, 2° 170 ou 180 ans omis ailleurs dans le calcul; par exemple, la destruction du temple est placée en l'an 3338 du monde, c'est-à-dire seulement 112 ans avant le commencement de l'ère des contrats; or, entre 586 et 312 avant Jésus-Christ, il y a un intervalle de 274 ans; il faut donc compter en plus environ 160 ans.

3. *Sanhedrin*, fol. 97<sup>a</sup>; *Aboda sara*, fol. 9<sup>a</sup>.

4. Comp. Zunz, *Die gottesd. Vorträge der Juden*, p. 89.

parlent les docteurs talmudiques, quoiqu'elle les mette visiblement dans l'embarras comme nous le verrons tout à l'heure, nous donne à penser qu'elle jouissait d'une autorité bien affermie et n'était certainement pas tout à fait récente. Dans tous les cas, l'assimilation de 1000 ans à un jour sur laquelle repose le théologoumène, était dès le premier siècle de notre ère, sinon auparavant, en faveur parmi les Juifs comme plus tard parmi les chrétiens, et à cette occasion on invoquait le psaume xc, 4<sup>1</sup>. Mais la « tradition » dont il s'agit, — et voici pourquoi je m'en occupe maintenant, — comprend autre chose qu'une durée du monde de 6000 ans. Elle divise cette période en trois parties égales. « Pendant 2000 ans, dit-elle, le monde fut vide (תֵּהוֹ), c'est-à-dire sans loi; pendant 2000 ans il sera sous la loi, et les jours du Messie seront de 2000 ans. » Il y a donc là deux difficultés que les docteurs n'ont point manqué de signaler et de lever à leur manière. D'abord la Loi n'a point été donnée l'an 2000, mais, comme nous l'avons déjà vu, l'an 2448 du monde. Ils répondent que la Loi avait déjà été communiquée à Abraham à Haran, lorsque, avant son émigration en Canaan, il commença à prêcher contre l'idolâtrie. Ensuite le Messie n'est point apparu l'an 4000, c'est-à-dire, d'après les chronologistes juifs, vers l'an 240 de l'ère chrétienne. Voici comment les docteurs expliquent ce retard : « A cause de la multitude de nos péchés, un grand nombre des jours fixés pour l'apparition du Messie se sont déjà écoulés, sans qu'il soit venu. » Nous ne pouvons que louer le sentiment exprimé dans cette réponse, mais il n'en reste pas moins vrai que c'est une pure échappatoire. Et de même que la première solution démontre que la « tradition de l'école d'Élie » est plus

1. J'ai en vue le *Livre des Jubilés*, dont nous parlerons bientôt, et où nous lisons (c. 4) dans la traduction de Dillmann (Ewald, *Jahrb. der bibl. Wissenschaft*, II, 241) : « Et il (Adam) vécut 70 années moins de 1000 ans, car 1000 ans sont comme un jour d'après le témoignage céleste. C'est pourquoi il est écrit au sujet de l'arbre de la connaissance : « Le jour où vous en mangerez, vous mourrez. » Il n'a donc pas accompli les années de ce jour, mais il mourut dans ce jour même.

ancienne que l'époque où fut fixée la chronologie juive, de même nous pouvons conclure de la seconde qu'elle fut mise en avant lorsqu'on ne pensait point au christianisme ou du moins à la polémique dirigée contre lui.

Il est donc impossible de supposer que les chiffres donnés par notre texte hébreu actuel aient été imaginés au second siècle de notre ère pour s'en faire une arme contre le christianisme. Cela équivaudrait presque à une absurdité. Il serait beaucoup plus vraisemblable de leur assigner une origine chrétienne, car en les rapprochant de la « tradition » que nous venons d'alléguer, ils semblent inventés tout exprès pour appuyer les prétentions de Jésus au titre de Messie.

L'histoire est là du reste pour le prouver. A deux reprises différentes, *famosa illa et omnium ore trita traditio scholæ Elianæ*<sup>1</sup> a joué un grand rôle dans la polémique entre Juifs et chrétiens. Une première fois au moyen âge, en 1143, lorsque Josua Lurki, qui avait embrassé le christianisme et pris le nom de Jérôme de Sainte-Foi (*Hieronymus a Sancta Fide*), eut avec quelques docteurs juifs une conférence publique à Gérone en Catalogne, en présence de l'anti-pape Benoit XIII, ses cardinaux et ses évêques. Lurki prit cette tradition comme point de départ de la discussion et, sur ce terrain accepté par l'adversaire, argumenta avec tant d'habileté qu'il réduisit au silence ses contradicteurs<sup>1</sup>. Deux ou trois siècles plus tard, la même tradition fut de nouveau invoquée; elle fit l'objet de mémoires spéciaux, mais toujours par des théologiens chrétiens et pour combattre l'incrédulité des Juifs<sup>2</sup>. Je n'ai pas besoin de dire que ces luttes n'ont plus pour nous qu'un intérêt historique. Si j'ai cru devoir les mentionner en passant, c'est qu'il est vraiment curieux de trouver aujourd'hui les Juifs accusés d'avoir imaginé, pour justifier leur opposition au christianisme, une chronologie

1. Paroles de Rhenferd, citées par Meuschen, *Nov. Test. ex Talm. illustratum*, p. 1045.

2. Æg. Strauch, *Pseudo-Elias* (Witeb., 1662), et Reineccius, *De traditione Eliana* (Lips., 1702), qui ne me sont connus que par la citation de Fabricius, *l. c. Comp.* encore Rhenferd, *l. c.*, p. 1122.

dont les chrétiens se sont autrefois servis pour les embarrasser. En vertu de la règle *cui prodest*, nous n'hésitons pas à les absoudre de l'imputation dirigée contre eux.

#### IV.

Lorsque la recherche dans une direction donnée a conduit à un résultat précis, il est toujours désirable que la preuve de ce résultat puisse être faite, comme la preuve d'une opération d'arithmétique. Nous sommes heureusement en mesure de nous acquitter ici de cette tâche, de sorte qu'il semblera peut-être étrange que l'on n'ait point procédé à une telle vérification avant de livrer au public la nouvelle hypothèse que nous examinons. Dans le cas présent, ce contrôle nous donne la certitude que la chronologie masorétique, si elle n'est pas encore plus ancienne, existait déjà, telle que nous l'avons, au moins dès le 1<sup>er</sup> siècle de l'ère chrétienne. Les écrits de cette époque la suivent ou la supposent, et si je réussis à le démontrer, l'opinion qui la fait inventer au siècle suivant est ruinée du coup.

Le Nouveau Testament nous laisse ici dans l'incertitude. On sait que la plupart de ses auteurs font usage de la version des Septante. Nous n'y trouvons qu'une seule citation relative à la chronologie, — ou bien aux généalogies, base de la chronologie, — où la traduction grecque diffère de l'hébreu : dans l'évangile de Luc (iii, 36) est mentionné le nom de Kénan que les Septante ont introduit entre Arphacsad et Sélah (*Genèse*, x, 24, et xi, 12). L'apôtre Paul (*Gal.* iii, 17) fixe à 430 ans l'intervalle qui sépare la vocation d'Abraham de la législation mosaïque. En cela il est d'accord avec la traduction grecque d'*Exode* xii, 40, tandis que, d'après le texte hébreu du même passage, il se serait écoulé 430 ans entre l'immigration en Égypte et la sortie de ce pays, et que la période dont parle Paul serait par conséquent de 645 ans. Il est cependant im-

possible de partir de ce fait et d'en tirer des conséquences, les chronologistes juifs ayant réduit, malgré *Exode* xii, 40, la durée du séjour en Égypte à 210 ans <sup>1</sup> et Paul ayant pu écrire son chiffre de 430, même avec le texte hébreu sous les yeux, s'il donnait à ce texte l'interprétation qui probablement avait déjà cours de son temps. Ni ce passage, ni aucun autre ne prouvent donc que Paul ait connu la recension masorétique. Le Nouveau Testament ne nous apprend que ce que nous savions déjà, savoir que la traduction grecque présentait dès le premier siècle de notre ère les particularités qui la distinguent encore aujourd'hui du texte original.

Nous trouvons plus de renseignements dans d'autres livres à peu près contemporains du Nouveau Testament. Parcourons-les dans leur ordre chronologique présumé, en commençant par le plus récent. Presque toujours la conclusion à tirer s'offrira d'elle-même.

L'*Apocalypse* ou le prétendu *IV<sup>e</sup> livre d'Esdras* nous représente Sion sous l'image d'une femme en deuil (chap. ix, 38 et suiv.). Interrogée par Esdras sur les causes de sa tristesse, cette femme lui raconte qu'après être demeurée pendant trente ans stérile, elle a enfanté un fils qui lui a été ravi par la mort. Heureusement que le sens de ce symbole nous est donné par l'auteur lui-même (x, 45, 46). La femme, c'est-à-dire Sion, a parlé de ses trente ans de stérilité, *propter quod erant anni ter mille quando non erat in ea adhuc oblatio, et factum est post annos ter mille edificavit Salomon civitatem et obtulit oblationes, et tunc fuit quando peperit sterilis filium*<sup>2</sup>.

1. *Seder Olam*, ed. J. Meyer, p. 2 (les 430 ans partent de la 70<sup>e</sup> année d'Abraham, cinq ans avant l'émigration en Canaan), p. 7, 8 (les 400 ans de *Genèse* xv, 13, commencent à la naissance d'Isaac). Suivant les deux calculs, il reste 210 ans pour le séjour en Égypte.

2. Nous citons le texte de Volkmar, *Handb. der Einl. in die Apok.*, II, p. 147 et suivantes. Celui de Fabricius (*Codex pseudep. V. T.*, II, 267) est incompréhensible : *propter quod erant anni scilicet triginta... v. 46. Et factum est post annos triginta*, etc. La mention des 3000 ans se retrouve dans les deux textes arabes publiés par Ewald (*Das vierte Ezra-buch*, p. 40, 56). M. Hilgenfeld, qui d'abord comprenait le passage autrement (*Die jüdische Apokalypik*, p. 204), s'est ensuite rallié à l'explication que nous avons donnée (*Die Propheten Ezra*



En d'autres termes, le temple de Salomon a été construit l'an 3000 du monde. Les chiffres masoréthiques fournissent pour cet événement la date de 3146, ou, suivant l'interprétation juive traditionnelle d'*Exode* XII, 40, celle de 2928; ceux des Septante, au contraire, nous conduisent à l'an 4257 ou même, suivant le texte de l' *editio Vaticana*, à l'an 4357.

Notre second témoin est Flavius Josèphe. Malheureusement nous ne pouvons le consulter lui-même et nous avons affaire aux copistes de ses œuvres. C'est à eux qu'il faut évidemment imputer, du moins pour une bonne partie, l'état lamentable des données chronologiques et la confusion<sup>1</sup> sans remède qui, sous ce rapport, règne dans les écrits de l'historien juif, bien que celui-ci ait vraisemblablement procédé lui-même avec une certaine négligence, qu'il ait emprunté ses calculs à des sources différentes et par conséquent se soit contredit. Je n'hésite pourtant pas un instant à affirmer qu'il connaissait la chronologie masoréthique, et voici en peu de mots les raisons sur lesquelles je m'appuie :

Lorsque Josèphe, dans son *Archéologie* (liv. I, II, § 3; III, §§ 1, 2; VI, § 5), détermine chronologiquement les périodes qui vont de la création au déluge (2256 ans)<sup>2</sup> et du déluge à Abraham (993 ans)<sup>3</sup>, il suit les Septante. Mais parfois il s'en écarte. Exemple : l'âge de Methusalah et de Lémec, à la naissance de leurs fils aînés, est de 187 et 182 ans, au lieu de 167 et 168 ans; le Kéna, dont il a déjà été question, entre Arphacsad et Sélah, est omis; la vie de Nachor est de 120 ans,

und *Daniel*, p. 40 et suiv.). Comp. son *Messias Judæorum*, p. 82 et suiv., où il reproduit l'opinion de M. de Gutschmid qui concorde avec la mienne; ce savant est également de mon avis quant à la source où l'auteur du IV<sup>e</sup> Esdras a puisé.

Je n'ai point osé faire usage des passages obscurs, cap. XIV, 10-12 (*l. c.*, p. 103 et suiv.), cités par Thilo (*l. c.*, p. 694) à propos des 5500 ans.

1. On trouvera des exemples frappants dans Rutgers : *Het tijdvak der Babylonische ballingschap*, pp. 22, 23.

2. Telle est la somme des chiffres donnés par Josèphe (*c. III, § 2*) : 230 + 205 + 190 + 170 + 165 + 162 + 165 + 187 + 182 + 600 = 2256. Le chiffre 2656 (§ 1) doit donc être une altération du texte.

3. D'après *c. VI, § 5*, le total serait 292 ans, mais c'est une nouvelle erreur de transcription pour 992 ou 993, chiffre fourni par 70 + 120 + 132 + 130 + 130 + 134 + 130 + 135 + 12.

au lieu de 79, ou, suivant une autre leçon, de 179 ans<sup>1</sup>. Je ne peux m'expliquer ce dernier point, mais les trois premiers présentent *une entière conformité avec le texte hébreu*. Que Josèphe ait fait lui-même ces corrections, ou qu'il les ait trouvées dans le manuscrit de la traduction grecque dont il se servait, il n'y en a pas moins là un indice bien digne d'être remarqué.

Josèphe attribue ordinairement une durée de 215 ans au séjour des Israélites en Égypte, ou bien, ce qui revient au même, il joint le séjour en Égypte à la période de vie pastorale des patriarches en Canaan et compte alors plus de 400 ans<sup>2</sup>. Cependant, à deux reprises différentes<sup>3</sup>, il parle d'une servitude égyptienne de 400 ans. Serait-ce là une simple méprise, et ne devrions-nous pas y trouver une preuve qu'il connaissait le texte hébreu d'*Exode xii, 40*?

La réponse à cette demande peut être douteuse, mais il y a d'autres passages qui ne fournissent pas matière à contestation. Ils ont d'autant plus d'importance qu'ils viennent, au fond, s'appuyer l'un sur l'autre, et que Josèphe n'exprime nulle part ailleurs, sur les points en question, une opinion différente.

Premier passage (*Archéol.*, l. VIII, III, § 4) : La construction du temple de Salomon commença 592 ans après la sortie d'Égypte, 1020 ans après la vocation d'Abraham, 1440 ans après le déluge, l'an 3102 de la création. L'accord avec le texte hébreu n'est pas parfait, mais cependant est évident. Ces données n'ont rien de commun avec les chiffres des Septante.

Second passage (*Archéol.*, l. X, VIII, § 5) : La destruction du temple eut lieu 470 ans, 6 mois et 10 jours après sa fondation, 1062 ans après la sortie d'Égypte, 1957 ans après le

1. De plus les chiffres 130 et 132 pour Nachor et Serug (*Genèse xi, 20, 22*) sont changés de place, et la naissance d'Arphacsad placée 12 ans après le déluge (*Genèse xi, 10*).

2. *Arch.*, II, xv, § 2; VIII, III, § 1; X, VIII, § 5; *Bell. jud.*, VI, 10.

3. *Arch.*, II, ix, § 1; *Bell. jud.*, V, ix, § 4.

déluge, l'an 3513 du monde. Il existe une différence entre cette chronologie et la précédente, du moins quant à la forme. Mais le fond reste le même. C'est la chronologie du *texte hébreu* de *Genèse* V et XI, 10-26, qui a servi de base à l'une et à l'autre<sup>1</sup>.

Les données en chiffres ronds ont naturellement beaucoup moins d'importance que ces calculs qui descendent jusqu'aux détails. Aussi n'attachons-nous point une grande valeur à la déclaration faite par Josèphe, au commencement de son livre *contre Apion*, qu'il a raconté dans l'*Archéologie* l'histoire d'une période de 5000 ans. Du reste, dans cet écrit *περὶ αρχαιότητος Ἰουδαίων*, il n'est point chiche de siècles. Si quelqu'un voulait pourtant tirer une conséquence de la mention de ces 5000 ans, je répondrais par la citation d'un autre nombre rond (Livre I, VIII), d'où il résulte qu'entre la création et la mort de Moïse, il s'est écoulé environ 3000 ans. Ce chiffre se rapproche du moins bien davantage de la chronologie du *texte hébreu* (plus de 2700 ans) que de celle des *Septante* (plus de 3800 ou 3900 ans) : si Josèphe n'avait

1. Pour permettre d'embrasser plus facilement ces chiffres d'un coup d'œil, je vais les grouper en un tableau. Les années sont comptées à partir de la création.

	TEXTE. <i>masor.</i>	ARCH. L. VIII.	ARCH. L. X.	SEPTANTE.
	—	—	—	—
Déluge . . . . .	1656	1662	1556 <sup>d</sup>	2242
Vocation d'Abraham . . . . .	2021	2082 <sup>e</sup>	—	3387
Sortie d'Égypte . . . . .	2666	2510	2451 <sup>f</sup>	3817
Construction du temple . . . . .	3146 <sup>a</sup>	3102 <sup>b</sup>	3043 <sup>b</sup>	4257 <sup>a</sup>
Destruction du temple . . . . .	—	—	3513 <sup>e</sup>	—

a. D'après I Rois VI, 1, *texte hébreu* : 480 ans après la sortie d'Égypte; *Septante* : 440 ans.

b. L'intervalle entre la sortie d'Égypte et la construction du temple est de 592 ans (*Arch.* VIII, 3, § 1; X, 8, § 5), ou de 612 ans (*Arch.* XX, 10; c. *Apion.* II, 2). D'après cette dernière leçon, l'année de la sortie dans la seconde colonne serait 2490, et dans la troisième 2431.

c. Le temple dura 470 ans (*Arch.* X, 8, § 5); autres données dans l'ouvrage cité de M. Rutgers, p. 23. Ce chiffre est laissé en blanc dans la première et la quatrième colonne parce qu'il n'est donné complet nulle part dans l'Ancien Testament.

d. On est tenté de changer ce chiffre en 1656, soit en élevant de 100 ans 3513 d'Adam à la destruction du temple), soit en diminuant d'autant 1957 (du déluge à la destruction du temple).

e. Comparez encore sur ce point *Bell. jud.*, VI, 10, où il est dit que l'intervalle entre Nebukadnetsar et Melchisédec (contemporain d'Abraham) est de 1468 ans et demi.

connu que cette dernière, il aurait dû écrire « 4000 ans environ. »

Nous allons consulter maintenant l'Ἀνάληψις Μωϋσέως, livre apocryphe connu seulement par une traduction latine incomplète découverte il y a quelques années dans un palimpseste de la Bibliothèque ambrosienne de Milan <sup>1</sup>. L'état du texte et le caractère de la traduction sont tels que bien des questions qui se posent au sujet de cet écrit doivent rester sans réponse. Il n'est pas sûr qu'il appartienne au 1<sup>er</sup> siècle de notre ère, quoique cela soit très-vraisemblable. En revanche, il n'y a point de doutes à avoir sur la chronologie que suit l'auteur inconnu. Dès le début de son livre, la mort de Moïse est placée l'an 2500 de la création <sup>2</sup>. Nous avons là naturellement un nombre rond, mais qui doit reposer sur les chiffres du texte hébreu. Ceux-ci font mourir Moïse l'an 2706 du monde. Or, si nous accordons pour la durée du séjour en Égypte, non pas 430 ans, mais seulement 210 ans, — d'après le calcul juif traditionnel <sup>3</sup>, — nous arrivons à l'année 2496 (ou 2498), qui concorde autant qu'il est possible avec le chiffre de l'Ἀνάληψις. Il en est tout autrement avec la donnée des Septante.

Si nous ne pouvons, avec quelque certitude, assigner une date à la composition de l'Ἀνάληψις, nous sommes en face de difficultés non moins grandes au sujet du *Livre des Jubilés*, autrement appelé *Petite Genèse*. Cet apocryphe est aussi une trouvaille des dernières années; nous en avons vu paraître successivement une traduction éthiopienne, puis les fragments

1. *Monumenta sacra et profana opera colleg. doct. Bibl. Ambr.*, I, 1, pp. 55-62. Comparez les éditions postérieures de Volkmar (*Mose Prophetie und Himmelfahrt.*, 1867); Schmidt et Merx (dans l'*Archiv. f. wissenschaft. Erforschung des A. T.*, 1, pp. 111-152); Hilgenfeld (*Messias Judæorum*), et Fritzsche (*Libri apocr. Veteris Testam. græce*, pp. 700-730).

2. Voici ce commencement d'après l'édition de Fritzsche : (*Assumptio Moyseos. Anno Moyseos centesimo et vigesimo*) qui est bis millesimus et quingentesimus annus a creatura orbis terræ, etc. Les autres éditions présentent le même texte.

3. Voyez ci-dessus, pages 29, 34.

d'une traduction latine <sup>1</sup>. La plupart des critiques se montrent disposés à le rapporter à la première moitié du 1<sup>er</sup> siècle de notre ère. Quant à moi, je n'y ai rien trouvé qui m'empêchât de le faire remonter un siècle plus haut <sup>2</sup>; mais, ne voulant rien faire dépendre de cette date, je n'insiste pas.

Nous devrions nous attendre à trouver dans ce livre, plus que dans tout autre, une réponse bien claire à la question qui nous occupe. L'auteur est en effet un chronologiste à sa manière; il se propose nettement pour but de systématiser les dates du livre canonique de la *Genèse*, et en même temps de les compléter, soit d'après la tradition (la *haggada*), soit d'après sa propre fantaisie. Cet espoir ne se réalise pourtant pas, et moi, du moins, j'ai été bien déçu lorsque j'ai repris à ce point de vue l'étude du *Livre des Jubilés*. Chose étrange, l'auteur qui sous maint rapport est ultra-judaïsant, procède en matière de chronologie avec le plus complet arbitraire, et se permet souvent les plus grands écarts vis-à-vis des chiffres canoniques. Il n'y a aucune raison de supposer qu'il a trouvé quelque part les nombres qu'il nous communique. Leur origine doit plutôt être expliquée de la manière suivante : l'auteur a jugé bon de compter par périodes jubilaires de 49 ans et d'attribuer à l'intervalle entre la création et l'entrée des Israélites en Canaan une durée de 50 de ces périodes, soit 2450 ans. Cet espace de temps une fois donné, il y assigne

1. M. Dillmann a donné d'abord une traduction allemande du texte éthiopien (Ewald, *Jahrbücher der bibl. Wissensch.*, II, 230-256; III, 1-96), puis le texte éthiopien lui-même (*Lib. Jubil. æthiopice*, Kilæ et Londini, 1859). Les fragments de la traduction latine ont été publiés par M. Ceriani dans les *Monumenta sacra et profana* (I, 1, pp. 45-54) dont il a été parlé plus haut (p. 38).

2. Comp. sur l'état actuel de la question : Langen, *Das Judenthum in Palästina zur Zeit Christi*, p. 84, et suiv. Les conjectures plus que hasardées de M. Krüger sur la chronologie du livre (*Zeitschr. der deutsch. morgenl. Gesellschaft*, XII, 279 et suiv.) sont tombées d'elles-mêmes par suite de la découverte de la traduction latine. La version hébraïque du D<sup>r</sup> S. Rubin (Vienne, 1870) est uniquement basée sur le premier travail de M. Dillmann et ne tient pas compte des fragments latins; l'introduction (p. 1-xxx) n'offre rien de nouveau. M. Nöldeke fait composer le livre environ 50 ans avant Jésus-Christ (*Die alttestam. Literatur*, p. 235; trad. française de MM. H. Derenbourg et Soury, Paris, 1873, p. 344).



une place à chaque fait, souvent en adoptant les chiffres traditionnels, plus souvent encore en les changeant toutes les fois que, pour une raison quelconque, il le juge nécessaire. Citons un seul exemple. Entre le déluge et la vocation d'Abraham il s'est écoulé 365 ans suivant le texte masorétique, 1015 ans suivant la recension samaritaine, et 1145 (ou 1245) selon les Septante. Dans le *Livre des Jubilés*, cet espace de temps est fixé à 642 ans, et l'auteur procède de telle sorte que l'âge attribué par lui à Arphacsad et à ses descendants (à l'exception de Téralh) lors de la naissance de leurs fils aînés, ne coïncide pas une seule fois avec les chiffres fournis par un quelconque des trois textes que nous connaissons <sup>1</sup>. Il a en commun avec les Septante la mention de Kénan, mais il ne se rencontre plus avec eux que sur un seul point — la naissance d'Abraham dans la soixante-dixième année de Téralh — où les trois recensions concordent. On ne peut naturellement, en matière de critique du texte, invoquer une production aussi fantaisiste que sous les plus grandes réserves.

Je n'hésite pourtant pas à mettre l'auteur de la *Petite Genèse* au nombre des témoins qui affirment l'existence de la recension masorétique de *Genèse* v et xi, 10-26 au 1<sup>er</sup> siècle de notre ère. Il exerçait certainement son arbitraire sur quelque chose d'existant, et de quelque façon éclectique qu'il ait procédé, nous ne devons point désespérer de retrouver la trace des textes où il faisait son choix. Or, nous arrivons des deux côtés au même résultat : l'auteur du *Livre des Jubilés* disposait de notre texte hébreu actuel. Nous avons déjà vu qu'il assignait une durée de 2450 ans à l'intervalle entre la création et la conquête de Canaan. Suivant les Septante, cet espace de temps dure 3800 ou même 3900 ans, et selon la recension samaritaine 2792 ans. En revanche, la chronologie juive traditionnelle <sup>2</sup> nous ramène à l'an 2488 du

1. Voyez le tableau, p. 42, note.

2. L'arrivée de Jacob en Égypte tombe, suivant le chap. xlv, la 2<sup>e</sup> année de la 3<sup>e</sup> semaine de la 45<sup>e</sup> période jubilaire, soit l'an 2172 du monde (Dillmann, p. 63; le texte latin offre ici une lacune, mais dans le même chapitre et au sujet

monde. Notre auteur, qui voulait compter par périodes jubilaires et employer naturellement de préférence un chiffre rond, ne pouvait donc guère moins s'écarter de cette date.

De plus, ses données sur l'âge des patriarches avant le déluge sont inconciliables avec l'hypothèse d'après laquelle il n'aurait connu que le texte alexandrin de *Genèse* v. Il ne s'accorde avec ce texte qu'une fois sur dix, en assignant à la vie de Noé, jusqu'à la naissance de ses fils, une durée de 500 ans, chiffre commun aux trois autres recensions. En revanche il donne toujours les mêmes nombres que le texte samaritain, d'où il suit que sur dix chiffres il en a sept de communs avec la recension masorétique<sup>1</sup>. Cela ne peut être

de la détermination de l'année de la mort de Jacob, il est conforme au texte éthiopien ; Ceriani, p. 50 b). La sortie d'Égypte est placée, chap. XLVIII et L, la 2<sup>e</sup> année de la 2<sup>e</sup> semaine de la 50<sup>e</sup> période jubilaire, soit l'an 2410 du monde (Dillmann, p. 60-69; à la première page citée, il faut, suivant M. Ceriani, lire « cinq semaines et une année, » au lieu de « six semaines et une année; » quant au reste, le texte latin du chap. XLVIII est conforme à l'éthiopien; le chap. L manque en latin). Le séjour en Égypte dure donc, non pas 430, mais 238 ans; d'après la chronologie juive, 210 ans (voir ci-dessus, p. 29 et 34).

1. Le tableau suivant permettra de bien voir le rapport mutuel des quatre textes :

	Masore.	Septante.	Samaritain.	L. des Jubil.
Adam . . . . .	130	230	130	130
Seth . . . . .	105	205	105	105 <sup>a</sup>
Énos . . . . .	90	190	90	90 <sup>a</sup>
Kénan . . . . .	70	170	70	70
Mahalaïel . . . . .	65	165	65	65
Jéred . . . . .	162	162	62	62
Hénoch . . . . .	65	165	65	65
Methusalah . . . . .	187	167	67	67 <sup>b</sup>
Lémech . . . . .	182	188	53	53 <sup>c</sup>
Noé . . . . .	500	500	500	500
Déluge . . . . .	100	100	100	100 <sup>d</sup>
	1.656	2.242	1.307	1.307

Le *livre des Jubilés* ne spécifie pas qu'il s'agit de l'âge des patriarches à l'époque de la naissance de leur fils aîné; mais cela ressort immédiatement des chiffres donnés. Quelques corrections sont tout à fait nécessaires, mais aussi tout à fait évidentes.

a. Dillmann, p. 239, vers la fin, lire « la sixième semaine » au lieu de « la cinquième. »

b. Dillmann, p. 241, vers le milieu, au lieu de « dans la troisième semaine de la première année, » lire « de la troisième année. »

c. Dillmann, p. 241, vers le milieu, l'année de la troisième semaine, où Noé naquit, manque; lisez : la septième année.

d. Dillmann, p. 243; la 600<sup>e</sup> année de Noé est à vrai dire l'année de la construction de l'arche; Noé n'y entra qu'un an après.

un hasard, et il faut qu'il y ait ici un rapport de dépendance. Or, comme personne n'a encore songé à revendiquer la priorité pour le *Livre des Jubilés*, il ne nous reste plus qu'à admettre l'existence à cette époque du texte masorétique dans la mesure où ce dernier est identique au texte samaritain.

Peut-être serait-on en droit de tirer la même conclusion de la comparaison de *Genèse* xi, 10-26 avec les chap. viii-x du *Livre des Jubilés*. Nous avons déjà vu quelles différences séparent ce dernier fragment des trois recensions bibliques. Mais si l'on met en regard les quatre séries de nombres, on s'aperçoit que, non-seulement le *Livre des Jubilés* est celui qui se rapproche le plus de la Masore, mais encore que les chiffres produits par lui s'expliquent le plus naturellement en les considérant comme une élévation, comme un doublement approximatif de ceux de la Masore. On pourrait aussi les regarder comme une réduction à la moitié environ de ceux des Septante, — le *Livre des Jubilés* a toujours la mention de Kénan en commun avec cette version, — mais une telle manière de voir ne suffit pas à expliquer l'année de la naissance de Téra'h<sup>1</sup>. En tout cas, et mis en rapport avec ce que nous avons vu au sujet de *Genèse* v, ce rapprochement n'est pas dépourvu de valeur.

Nous avons bientôt épuisé la liste de nos témoins. Pour ne rien omettre, je citerai encore un auteur, un allié même, mais pour lequel je ne me porte pas garant. Clément

1. Voici un tableau synoptique des quatre séries :

	Masore.	Septante.	Samaritain.	L. des Jubil.
Arphacsad . . . . .	35	135	135	66
Kénan . . . . .	—	130	—	57
Sélah . . . . .	30	130	130	67
Eber . . . . .	34	134	134	68
Phéleg . . . . .	30	130	130	61
Régu . . . . .	32	132	132	59
Sérug . . . . .	30	130	130	57
Nachor . . . . .	29	79	79	62
Téra'h . . . . .	70	70	70	70
Jusqu'à la vocation d'Abraham . .	75	75	75	75
	365	1.145	1.015	612

Les chiffres de la quatrième colonne se tirent facilement des chap. viii-xi du *Livre des Jubilés* (Dillmann, p. 249 et suiv.), et n'ont pas besoin de commentaire.

d'Alexandrie rapporte<sup>1</sup> que, suivant Eupolème, il s'était écoulé 5149 ans entre Adam et la cinquième année du règne de Démétrius, le douzième Ptolémée, roi d'Égypte : la même date est précisée en ces termes un peu plus loin : ἀπὸ τοῦ χρόνου τούτου ἄχρι τῶν ἐν Ῥώμῃ ὑπάτων Γαίου Δομετιανοῦ Κασσιανοῦ συναθροίζεται ἔτη ἑκατὸν εἴκοσι. Ce texte est corrompu ; si nous le corrigeons avec Sylburg : ἄχρι τῶν ἐν Ῥώμῃ ὑπάτων Καίσαρος Δομετιανοῦ καὶ Σαβίνου, c'est-à-dire, jusqu'à l'an 82 ou 83 après Jésus-Christ, la période dont parle Eupolème va jusqu'en 38 ou 36 avant Jésus-Christ. C'est cette année-là qu'il aurait achevé sa πραγματεία. Mais comment cela s'accorde-t-il avec l'usage que fait de son ouvrage Alexandre Polyhistor<sup>2</sup>? Et pourquoi Clément d'Alexandrie part-il de cette année pour compter jusqu'au consulat de Domitien et Sabinus? Je me reconnais incapable de répondre à ces deux questions. Telle est la première raison pour laquelle je ne range point en toute liberté d'esprit Eupolème au nombre de mes témoins. Quant à la seconde, la voici : lorsque nous apprenons par Clément d'Alexandrie qu'Eupolème fixait à

1. *Strom.*, I, 21 (p. 104 P). Voici le passage entier d'après l'édition de Dindorf : ἔτι δὲ καὶ Ἐυπόλεμος ἐν τῇ ὁμοίᾳ πραγματείᾳ τὰ πάντα ἔτη φησὶν ἀπὸ Ἀδάμ ἄχρι τοῦ πέμπτου ἔτους Δημητρίου βασιλείας Πτολεμαίου τὸ δωδέκατον βασιλεύοντος Αἰγύπτου συνάγεσθαι ἔτη εἰκοθ'. ἀπ' οὗ δὲ χρόνου ἐξήγαγε Μωυσῆς τοὺς Ἰουδαίους ἐξ Αἰγύπτου ἐπὶ τὴν προειρημένην προθεσμίαν συνάγεσθαι ἔτη δισχίλια πεντακοσία ὀγδοήκοντα ἀπὸ δὲ τοῦ χρόνου τούτου κατ' (comme dans le texte ci-dessus). Eupolème est nommé encore une fois au ch. xxiii (p. 413 P.).

2. Voyez Eusèbe, *Præp. evangel.*, IX, 17, 26, 30-34, 39, où des extraits d'Eupolème sont empruntés à Alexandre Polyhistor. Or celui-ci vivait (Cf. Hulleman, *Comment. de Corn. Alexandro Polyhistor*, p. 6-14) environ un siècle avant l'ère chrétienne. Il n'a donc pas pu faire des extraits d'un auteur qui n'acheva son œuvre que 38 ou 36 ans avant Jésus-Christ. Mais l'authenticité des *Τουδαϊκά* de Polyhistor est-elle tout à fait certaine? et l'opinion de Rauch, combattue par Hulleman (p. 70 et suiv.), tout à fait inadmissible?

Herzfeld (*Geschichte des Volkes Israel* u. s. w., III, 573) tranche la question au lieu de la résoudre, en proposant de faire de Démétrius Ptolémée (personnage énigmatique en tout cas) un Séleucide dont la cinquième année de règne coïnciderait avec l'an 140 avant Jésus-Christ. Mais alors comment expliquer les 120 ans qui conduisent au consulat de Domitien et de Sabinus? (M. l'abbé Vaillant, dans sa dissertation *De historicis qui ante Iosephum judæicas res scripserunt* (Paris, 1851), p. 53, conclut également du passage de Clément d'Alexandrie cité plus haut, qu'Eupolème vivait vers l'an 140 avant Jésus-Christ, une génération avant Alexandre Polyhistor. N. du Tr.).

5149 ans la durée de la période déterminée plus haut, nous en concluons immédiatement qu'il suivait la chronologie des Septante; nous pouvions à coup sûr nous y attendre, si l'auteur cité par Clément est le même que celui dont Alexandre Polyhistor avait fait des extraits. Cependant Clément ajoute un peu plus loin que l'intervalle entre la sortie d'Égypte et le *terminus ad quem* d'Eupolème est de 2580 ans. Il s'ensuivrait qu'il plaçait la sortie à l'an 2569 de la création, et que par conséquent le texte de *Genèse* v et xi, 10-26 dont il se servait, était, sinon le nôtre, du moins un texte presque conforme au nôtre. Mais, — et là est pour moi la difficulté, — comment faire accorder cette donnée avec le chiffre final de 5149 ans? D'après quel système chronologique la sortie d'Égypte tombe-t-elle plus de 2600 ans avant notre ère? Je hasarde la conjecture, que la période de Moïse au *terminus ad quem* doit être réduite de 1000 ans. Il nous resterait alors 3569 ans pour celle qui va de la création à la sortie d'Égypte; or, si nous comparons ce chiffre avec ceux que nous trouvons maintenant dans les Septante, il n'en diffère pas plus que nous ne pouvions nous y attendre, étant donné l'arbitraire qui régnait alors.

Nous venons de dire : l'arbitraire qui régnait alors; et certes nous en avons bien le droit, en songeant, non-seulement à Eupolème, mais encore aux autres écrivains que nous avons consultés en vue du but que nous poursuivons. Nulle part nous n'avons trouvé la moindre trace d'une soumission servile à la lettre des écrits sacrés, pas même d'une exactitude vulgaire dans les citations de leur contenu. Pour pouvoir maintenir qu'à cette époque déjà, c'est-à-dire au 1<sup>er</sup> siècle de notre ère et plus tôt, un soin scrupuleux était apporté à la conservation du texte dans toute sa pureté, il faudrait admettre que, par le plus grand des hasards, il ne nous est resté que des œuvres faisant exception à la règle. Nous voyons donc confirmé ce que nous disions au commencement de cette étude, savoir que la période de soigneuse conservation et de transmission fidèle du texte a été précédée



d'une autre période où ce même texte était traité avec une liberté plus grande et parfois excessive. Mais il n'est pas moins certain que déjà alors notre texte masorétique existait, et qu'il n'a pu être constitué plus tard, au <sup>ii</sup><sup>e</sup> siècle par exemple. Nous pourrions nous tromper si nous n'avions trouvé qu'un indice unique de son emploi ; nous ne devrions alors en tirer aucune conséquence. Mais le *IV<sup>e</sup> Livre d'Esdras*, *Josèphe*, *l'Assomption de Moïse* et le *Livre des Jubilés*, malgré les différences qui les séparent, renvoient si clairement à notre texte actuel que tous les doutes sur son existence au <sup>i</sup><sup>er</sup> siècle de l'ère chrétienne me semblent être levés.

## V.

Il est temps d'arriver à une conclusion.

Nous avons rencontré une hypothèse sur l'origine du texte masorétique, et, après examen, cette hypothèse nous a semblé insoutenable. La leçon de *Genèse* v et xi, 10-26, que l'on affirmait avoir été introduite dans le texte au <sup>ii</sup><sup>e</sup> siècle de notre ère, existait dès le <sup>i</sup><sup>er</sup> siècle et est probablement plus ancienne encore. Si cela est *prouvé*, et qu'en même temps le *seul* argument ait disparu qui pouvait être invoqué en faveur de la dérivation de tous nos manuscrits d'un *codex* comme celui de Bether, il ne reste plus la moindre raison de porter sur l'origine du texte masorétique un jugement comme celui que comportait l'hypothèse que j'ai combattue. L'opinion d'après laquelle le *premier manuscrit venu*, corrigé en certains endroits de la manière la plus arbitraire, aurait été élevé à la dignité d'exemplaire-type, se trouve dépourvue maintenant de toute base plausible.

En exposant ce résultat négatif sous la forme d'une affirmation positive, nous dirions : le texte masorétique est le produit d'un choix fait sur des matériaux existants. Et si j'ajoute : d'un choix souvent très-intelligent et très-heureux,

je n'irai pas plus loin que ne me conduisent les faits. Je ne peux naturellement pas songer à développer aujourd'hui cette thèse et à la démontrer. Mais la leçon même de *Genèse* v et xi, 10-26, mise en avant comme la preuve la plus décisive en faveur de l'opinion opposée, confirme le jugement favorable qui vient d'être porté.

Quelques mots donc, en finissant, sur ce sujet.

La difficulté soulevée par les trois textes de *Genèse* v et xi, 10-26, n'est pas encore résolue. Nous posséderions cette solution, s'il nous était montré d'une manière évidente que l'une de ces trois recensions a servi de base aux deux autres ou que toutes trois proviennent d'un même texte original primitif; que la chose s'est faite de telle et telle façon; et enfin que la vérité ou la justesse de la chronologie de ce plus ancien texte est élevée au-dessus de tout soupçon. Par *vérité* et *justesse* je n'entends pas naturellement ici l'accord avec la réalité historique dont il ne peut, à mon sens, être aucunement question. Je veux dire seulement que le système chronologique, accepté comme primitif, soit bien démontré être celui du rédacteur (sacerdotal) des *Livres de Moïse*. Cette explication donnée, on ne m'accusera pas de pousser trop loin l'exigence.

La démonstration que je demande n'a pas encore été fournie, et vous m'en croirez volontiers sur parole si je me déclare hors d'état de résoudre le problème d'une manière tout à fait satisfaisante. D'autres l'ont essayé et n'ont point réussi : permettez-moi, non pas de les réfuter tout au long, mais de donner seulement quelques explications.

La majorité des critiques se prononce en faveur de l'originalité du texte masorétique de *Genèse* v et xi, 10-26, en s'appuyant sur les dissertations de J. D. Michaëlis *De chronologia Mosis ante diluvium et a diluvio ad Abrahamum*, qui restent jusqu'à présent la meilleure défense de cette thèse <sup>1</sup>. Mais il me paraît évident que ces savants se rendent

1. Elles se trouvent dans les *Commentationes Soc. reg. scient. Gotting. per annos 1763-1769 oblatæ* (Bremæ, 1769), p. 116-152, 153-199.

la tâche trop facile. Ils croient avoir assez fait lorsqu'ils ont montré que les autres recensions peuvent très-bien dériver du texte masorétique, et n'ont pas l'air de songer que l'opinion inverse est défendable par de tout aussi bonnes raisons. M. Grætz ne fait pas le moins du monde exception à la règle <sup>1</sup>, et de même M. Preusz, dont le travail et l'exactitude sont du reste dignes de tout éloge <sup>2</sup>.

Mécontent de l'opinion courante, M. Bertheau essaya de reconstituer les systèmes qui servent de base aux trois recensions, pour en tirer ensuite, s'il était possible, l'original, celui de l'auteur lui-même <sup>3</sup>. Il arrive à cette conclusion que, suivant le texte hébreu, la première période du monde était d'abord de 1600, la seconde de 400 ans, pendant que ces périodes sont calculées à raison de 1200 ans chacune dans la recension samaritaine, et dans la version alexandrine à raison de 2200 et de 1200 ans. Il tient ensuite pour assez vraisemblable que l'auteur lui-même avait assigné à la première période 1600 ans (texte hébreu), et à la seconde 1200 ans (recension samaritaine et Septante); ce qui reviendrait à dire que la durée d'une génération avait été fixée tout d'abord à 160 ans, et pour la génération suivante à 120 ans. Mais comment M. Bertheau arrive-t-il à ces nombres ronds (1600, 1200, 400) qui ne se trouvent nulle part dans les trois recensions telles que nous les possédons aujourd'hui? Il admet que les années *solaires* primitives ont été changées en années *lunaires*, de sorte que, par exemple, aux 2000 ans (1600+400) du texte hébreu on ajouta 56 ans et que 1600 devint ainsi 1656, pendant que les 2200 ans des

1. Frankel's *Monatschrift*, 1853, p. 432 et suiv. Je ne connais ce travail qu'indirectement. M. Grætz, partant du passage d'Hésychius cité plus haut (p. 22), essaya de rendre vraisemblable que les chiffres des Septante et de Josèphe ont été changés par les chronographes chrétiens dans l'intérêt de leur système. Son opinion forme la contre-partie de l'hypothèse de M. de Lagarde et est tout aussi inacceptable.

2. Voy. ci-dessus, p. 24, n. 3, le titre de sa monographie.

3. *Ueber die verschiedenen Berechnungen der zwei ersten Perioden in der Genesis und die ihnen zu Grunde liegenden chronologischen Annahmen*, dans le *Jahresbericht der D. M. G.* pour 1845 (Leipzig, 1846), p. 40-58.

Septante s'élevaient à 2262 ans. Si l'on admet cette hypothèse, plus un certain nombre d'hypothèses auxiliaires, tous les chiffres se trouvent expliqués. Ce qui n'empêche pas l'opinion de M. Bertheau de rester tout à fait en l'air. Quand donc les Juifs se sont-ils jamais servis d'une année lunaire de 355 jours? Autant que nous savons, ils ont *toujours* eu des mois *lunaires* et une année *solaire*; en d'autres termes, ils ont toujours, par l'intercalation d'un treizième mois chaque fois que le besoin s'en présentait, fait coïncider la période de douze mois avec la révolution du soleil <sup>1</sup>. Cette seule objection à l'hypothèse de M. Bertheau suffit, à mon sens, pour la renverser. Tout en rendant un juste hommage à la pénétrante sagacité du professeur de Göttingue, je regarde la solution proposée par lui comme une tentative manquée.

En même temps tombe celle de M. Lepsius <sup>2</sup>, qui déclare lui-même avoir construit sur les bases posées par M. Bertheau <sup>3</sup>. Chaque fois que M. Lepsius s'écarte de son prédécesseur, il se lance encore plus avant dans des suppositions qui n'ont rien de commun avec le texte de la *Genèse*. Par exemple, dans la recension samaritaine, la durée de la vie de Jéred, de Méthusalah et de Lémec est ainsi calculée que ces trois patriarches meurent l'année du déluge <sup>4</sup>. Il est déjà bien hardi d'en conclure que, dans l'intention de l'auteur, les hommes de la première période ne mouraient pas naturelle-

1. Voici en quels termes M. Bertheau s'exprime sur ce point (*l. c.*, p. 48) :  
 ■ Wir sprechen hier nicht weitläufig über Sonnenjahre und Mondenjahre. Genug dass in der Geschichte der Sündfluth nach Mondenjahren gerechnet wird, aber doch die Kenntniss des Sonnenjahres vorhanden ist, da die Fluth von ihrem Anfange bis zu ihrem Ende ein volles Sonnenjahr ausfüllt. *Bekanntlich rechnen in späteren Zeiten die Juden allgemein nach Mondenjahren.* Quant à l'affirmation contenue dans les mots soulignés, je peux me borner à renvoyer à Ideler, *Handbuch der Chronologie*, I, pp. 486 et suiv., 508 et suiv.

2. *Die Chronologie der alten Aegypter*, I, 394-404.

3. Bertheau scheint mir... das unbestreitbare Verdienst zu haben, dass er zum erstenmale diese Zahlenreihen von ihrem richtigen Standpunkte aus betrachtet hat. Seine Beweisführung ist gewiss für jeden, der sich mit ähnlichen Untersuchungen beschäftigt hat, völlig überzeugend u. s. w. (*l. c.*, p. 395).

4. On trouve déjà cette remarque chez Abou Saïd, le traducteur arabe du Pentateuque, dans une note sur *Genèse*, VII, 10. Voyez mon édition, p. 29, n. 3.

ment, qu'il fallait donc une catastrophe pour les faire périr. Mais il est parfaitement arbitraire d'envisager la destruction par le feu de Sodome et de Gomorre comme la fin de la seconde période et comme un pendant du déluge ; il y a plus, d'admettre que les personnages mentionnés *Genèse* xi, 10-26, périssaient primitivement tous dans la pluie de feu. Aussi n'est-il point étonnant que cette hypothèse du grand égyptologue soit demeurée jusqu'à aujourd'hui la propriété exclusive de son auteur.

Combien les résultats obtenus par M. Bertheau manquent de solidité, c'est ce que nous apprenons par les considérations que M. Ewald y a rattachées<sup>1</sup>. Tout en donnant son assentiment à l'idée fondamentale de l'hypothèse, qui certainement lui avait été empruntée à lui-même, M. Ewald regarde comme vraisemblable que la durée de la première période avait été fixée par l'écrivain primitif — non pas à 1600 ans, mais — à 2400 ans, de sorte que les chiffres des Septante, même dans *Genèse* v, seraient les plus voisins de l'original. Ce sont là des conjectures tout à fait subjectives, qui ne peuvent nullement prétendre à une valeur scientifique.

Dans le jugement que je porte sur toutes ces solutions de la difficulté, je me trouve d'accord avec Geiger, dont le propre travail sur ce sujet<sup>2</sup> contient bien des choses excellentes. Il réussit à expliquer d'une manière simple et naturelle un certain nombre de divergences petites ou grandes des trois recensions, en se servant des indices fournis par les traditions juive et samaritaine elles-mêmes. Mais lui aussi ne va pas plus loin. Nous pouvons toujours demander si, après avoir constaté ces divergences et apporté au texte les corrections qui en découlent, nous avons complètement atteint le but

1. *Gesch. des Volkes Israel*, I, p. 379 et suiv., en particulier page 396. Suivant M. Ewald, l'auteur primitif aurait fixé la durée de la vie humaine à 240, 120, 60 et 30 ans pour chacun des quatre âges du monde. Les deux premières périodes, chacune comprenant dix générations, sont ainsi de 2400 et de 1200 ans.

2. *Die Lebensjahre der zwei ältesten Geschlechtsreihen* dans sa *Jüdische Zeitschrift für Wiss. u. Leben*, I, 98-121, 174-185.



que nous poursuivons; en d'autres termes, ce qui est relativement plus original, est-il aussi l'*original*? Ici Geiger nous laisse dans l'incertitude.

Quoi qu'il en soit, dans la mesure où l'étude de Geiger conduit à des résultats, ces derniers sont favorables à la recension masorétique. Ce texte porte bien en certains endroits des traces de correction, mais à un degré beaucoup moindre que le texte samaritain ou celui des Septante. Et, chaque fois que nous rencontrons de pareils indices, nous pouvons dire que le choix parmi des matériaux existants dont cette recension est le fruit a été intelligent et heureux. C'est là précisément l'opinion que nous avons adoptée. S'il nous fallait encore choisir, nous nous déclarerions sans hésitation pour le texte masorétique. Les difficultés qu'il présente sont de tout autre nature que les objections qui peuvent être soulevées au sujet des deux autres recensions.

Personne ne songe à défendre, par exemple, le texte samaritain de *Genèse* xi, 10-26, qui diffère des deux autres, non-seulement quant aux chiffres, mais encore en ce qu'il indique la durée entière de la vie des patriarches, tandis que les textes masorétique et grec laissent au lecteur le soin d'additionner les années qui précèdent et celles qui suivent la naissance du fils aîné. Il est parfaitement clair qu'ici comme ailleurs la recension samaritaine vise à l'uniformité et veut donner à *Genèse* xi, 10-26 la même forme que *Genèse* v.

Tout aussi insoutenable est l'intercalation, dans le texte grec, de Kénan entre Arphacsad et Sélah (*Genèse* xi, 13). En dépit des auteurs cités par nous, qui laissent de côté ce patriarche, il n'en appartient pas moins indubitablement à la recension alexandrine; les plus anciens et les meilleurs témoins critiques sont là pour le prouver<sup>1</sup>. Et pourtant Kénan ne faisait point partie primitivement de la liste généalogique de Sem à Abraham. Son nom rompt la symétrie entre *Genèse* v et xi, 10-26, car, en le comptant avec les autres, nous arrivons à

1. M. Preusz l'a en dernier lieu démontré, *l. c.*, p. 47-49.

onze noms au lieu de dix, — à moins de clore la liste avec Térah, ce qui est manifestement contraire à l'intention de l'auteur <sup>1</sup>. Le nom de Kénan est emprunté à *Genèse* v; la durée de sa vie avant et après la naissance de son fils aîné (130 et 330), est la même que pour Sélah (*Genèse* xi, 14). Enfin, — et ce dernier point me semble concluant, — dans le passage (I *Chroniques* i) où se trouvent reproduites la plupart des données généalogiques de la *Genèse*, le texte hébreu reste conséquent avec lui-même et persiste à omettre Kénan; il n'en est pas ainsi de la recension grecque, où le nom de Kénan se présente bien une fois dans le parallèle de *Genèse* x, 24-29 (I *Chron.* i, 18), mais manque la fois suivante dans le court résumé de *Genèse* xi, 10-26 (I *Chron.* i, 24-27). Il en résulte d'une part que l'auteur du livre des *Chroniques* ne trouvait point mention de Kénan dans son texte hébreu de la *Genèse*, ce que M. Bertheau a parfaitement démontré par d'autres raisons encore <sup>2</sup>; ensuite que le traducteur grec ou ses premiers lecteurs n'ont pas reculé devant une interpolation; car, tout en se trahissant par une inconséquence, ils n'ont pas respecté le texte de I *Chron.* i. Nous les prenons ici en flagrant délit, et nous n'hésitons pas à leur attribuer également les variantes de *Genèse* x, 24, et xi, 13, d'autant plus qu'un témoignage relativement aussi ancien que celui de l'auteur des *Chroniques* peut être invoqué contre eux. Si le motif <sup>3</sup> qui

1. Le nombre 10 est obtenu, comme dans le passage I *Chron.* 24-26, en comptant les patriarches depuis Sem jusqu'à et y compris Abraham; de même que le dixième personnage de la série *Genèse*, v, ne meurt que 350 ans après le commencement de la deuxième période (*Genèse*, ix, 28, 29), de même Abraham, le dixième de la série *Genèse*, xi, ouvre également la troisième. Ceux qui admettent ici Kénan regardent Térah comme le dernier de la série, et en appellent à ce fait qu'il a, comme Noé, trois fils : Abraham, Nachor et Haran. Mais peut-on établir un parallélisme quelconque entre ces trois personnages et Sem, Cham et Japhet, les pères de la nouvelle humanité? et existe-t-il, du reste, le moindre point de ressemblance entre Noé et Térah?

2. *Die Bücher der Chronik erklärt*, p. 6.

3. Ce motif peut être cherché, soit dans l'intention de rendre, à ce que l'on croyait, *Genèse* xi, 10-26, tout à fait parallèle à *Genèse*, v (comp. p. 50), soit dans le désir de faire tomber la date de la mort de Sem avant la construction de la tour de Babel (*Genèse*, xi, 1-9), que l'on plaçait l'année de la mort de Phéleg. Voy., sur ce dernier motif, Geiger, *l. c.*, p. 115 et suiv.

a donné lieu à l'interpolation n'est point encore définitivement expliqué, l'interpolation elle-même est évidente <sup>1</sup>.

Je l'ai déjà dit, de telles raisons de défiance n'existent pas vis-à-vis du texte masorétique. Le seul point même auquel M. de Lagarde attache une si grande importance, savoir la sortie d'Égypte placée l'an 2666 du monde (les deux tiers de 4000 ans), ne me semble pas constituer une difficulté insurmontable. Nous avons vu plus haut que les objections soulevées à propos de ce chiffre reposent sur un malentendu <sup>2</sup>. Reste l'impossibilité alléguée d'attribuer à l'auteur de la chronologie du Pentateuque un système dans lequel la durée du monde serait fixée à 4000 ans. « D'où viendraient ces 4000 ans? » nous demande-t-on. « Ils doivent correspondre à 100 générations de quarante années chacune; mais où voit-on que l'on ait compté de la sorte, qu'un tel calcul soit celui de notre auteur? » La question ne me paraît pas insoluble. Ce ne serait point le premier exemple d'un calcul par périodes de quarante années <sup>3</sup>, et de même que l'auteur du *Livre des Jubilés* admettait un cycle de cinquante années jubilaires, l'auteur de la chronologie des *Livres de Moïse* pouvait aussi admettre 100 périodes analogues. Il y a plus : nous avons trouvé la mention des 4000 ans dans la « tradition de l'école d'Élie <sup>4</sup>, » et constaté que cette tradition était relativement ancienne. Que, dans sa forme primitive, elle ait été connue du rédacteur du Pentateuque, nous ne pouvons certes pas le démontrer; mais le fait n'a rien d'absolument impro-

1. Il est encore singulier que le nom de Kénan se présente aussi *Genèse* x, 22, parmi les fils de Sem, au moins dans presque tous les manuscrits (comp. l'édition de Holmes et Parsons et la *Genesis græce* de M. Paul de Lagarde). Il ne doit pas appartenir ici au texte primitif, car partout ailleurs il est le petit-fils de Sem et ne figure pas *I Chron.* i, 17, même chez les Septante. L'addition présentée par tant de manuscrits ne comporte guère qu'une seule explication : éloigné de *Genèse* x, 24, à cause de la contradiction avec le texte hébreu, le nom de Kénan se sera trouvé transporté x, 22, à une place qui certainement n'était pas la sienne.

2. Voy. ci-dessus, p. 29.

3. Comp., entre autres, Bertheau, *Das Buch der Richter und Ruth erklärt*, p. 18 et suiv.

4. Voy. ci-dessus, p. 30 et suiv.

bable. Quoi qu'il en soit, il ressort de ce qui précède que nous n'avons pas besoin d'abandonner le terrain du judaïsme pour expliquer d'une manière satisfaisante ce chiffre de 2666.

---

Mais je ne veux pas abuser de votre attention. J'en ai dit assez du reste pour le but que je me proposais. *Quand, par qui et comment* notre texte masorétique a-t-il été constitué? Je ne m'étais pas engagé à donner une réponse absolument satisfaisante à ces questions. Je crois avoir montré pourtant qu'il n'y a aucune raison de regarder comme sans objet une recherche sur ces différents points. La fixation du texte, n'étant point le fruit du hasard et de l'arbitraire, ne se dérobe plus à l'investigation scientifique. Et si le problème demeure toujours posé, il n'y a pas lieu de désespérer de la solution.

FIN.












IS BOOK MU  
RETURN

GTU Library  
2400 Ridge Road  
Berkeley, CA 94709  
For renewals call (510) 649-2500  
All items are subject to recall.

Oh. who

GTU Library



3 2400 00538 7661





